

# NIC

REVUE DES ÉLÈVES DE  
L'ÉCOLE CENTRALE PARIS



## VIOLENCE

**N°5**  
DÉCEMBRE 2014

# L'ÉDITO

## Méfiez-vous de « Michael »

Vous l'avez peut être remarqué mais nous n'avons pas choisi un des thèmes les plus faciles, ni un des thèmes les plus joyeux. Pourtant la violence finalement c'est un peu comme un album de Michael Jackson. Pas n'importe lequel, non. Un album posthume. Et oui! Vous pensiez en avoir eu assez? On vous avait appris en cours d'Histoire les horreurs, les guerres, les génocides, les famines... On vous avait dit que l'humanité avait appris de ses erreurs, ça ne pourra plus arriver, c'est fini tout ça, le monde a changé. Ben vous voyez Michael lui, il sort toujours des albums alors même qu'il est mort. Y en a même qui disent qu'il est pas mort, mais c'est pas le sujet.

Ces albums posthumes de Michael Jackson ils envahissent les médias. Vous l'entendez à la radio le matin, vous voyez des affiches dans le métro, dans la rue... Même en rentrant chez vous, on vous en parle alors que vous êtes fatigués, affalés dans votre canapé moelleux, on vous farcit la tête en fin de journal télé, sans compter votre sœur, qui est dans sa période « Michael » et qui l'écoute en boucle à côté de votre chambre.

Finalement vous faites tout pour y échapper à cet album, vous en avez marre d'en entendre parler de le voir de l'entendre à tous les coins de rue. Mais vous n'avez pas le choix, le système est tel que vous ne pouvez pas passer à côté. Finalement comme vous ne voulez pas vivre comme un ermite dans le désert à manger des sauterelles grillées, vous l'acceptez et toutes les manifestations de cet album vont finir par faire partie du décor. Ça vous gêne, ça vous embête, ça vous révolte au début. Mais vous finirez par ne plus rien en avoir à foutre.

Et forcément, ça peut énerver.

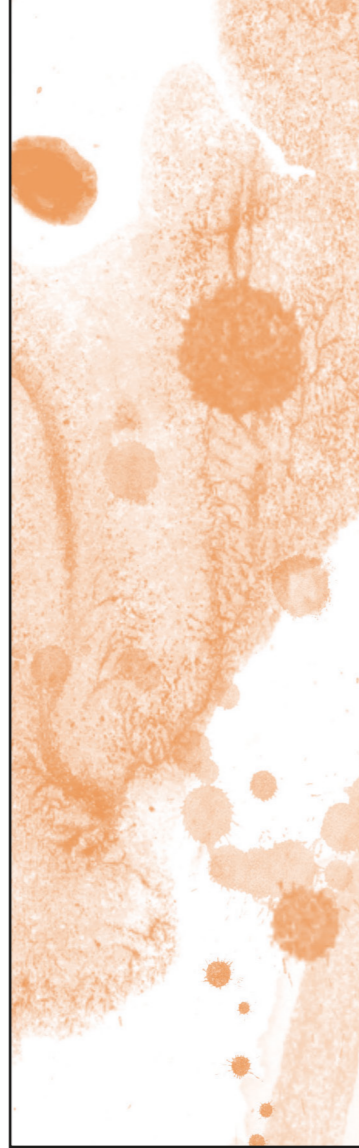
La violence c'est pareil.

Méfiez-vous de « Michael ».

Mais l'album posthume de Michael Jackson finalement c'est quoi? Juste un produit du système une armée d'anonymes rangés derrière une figure à qui l'on fait porter le chapeau. Ce n'est pas la faute d'un seul leader. C'est des milliers de gens qui achètent le même disque, sans trop se poser de questions, par pure habitude parce que « Michael » c'est bien, c'est la télé qui l'a dit. Les producteurs se sont quand même donné le mal de le ressusciter le temps d'un album, alors c'est que son message doit valoir la peine d'être passé. C'est le dernier après tout.

Rassurez-vous dans ce numéro, on ne parlera pas plus longtemps du roi de la pop pour faire des métaphores sur la violence. Vous aurez droit aux sensibilités de nos contributeurs, à leur vision de la violence. Vous jonglerez entre des passages, des tortures, des petites violences du quotidien. Bref vous en aurez sans doute à n'en plus pouvoir. Mais courage, nous vous avons aménagé un petit havre en fin de revue pour vous défaire de ces idées un peu anxieuses qui pourraient vous envahir. Nous remercions d'ailleurs tous nos contributeurs pour avoir créé des souvenirs dans nos têtes, et du plaisir dans les vôtres.

Alexandre LEGAY



## Orange

Ab

- Baptiste AUBOEUF

Violence

- Pierre GILLOT

Quintessence de l'Homme

- Lucas FIDON

Turning Dragon - Clark

- Valentin BAILLARD

P.4



## Terminus

La Violence avec une Chaise

- Léo SOLE

Minuit et Demi

- Bertrand CAPLOT

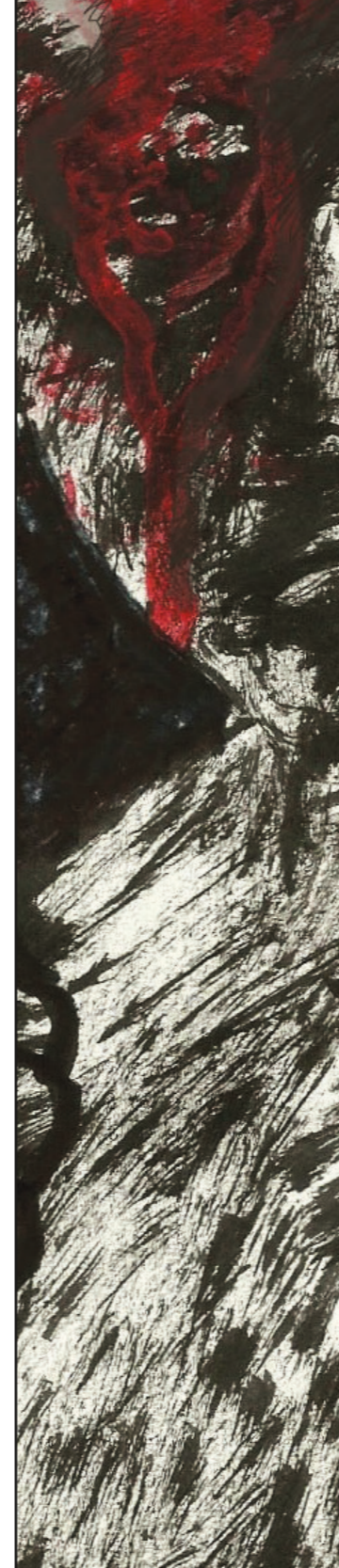
*A risqué analysis*

- Ambroise PEUGEOT

Sticks and Stones...

- William ZHANG

P.14



## Polyphème

Tom Waits, Irrésistible  
Violence Verbale

- Adrien COUSIN

P.29



## Mistral

Violence

- Théo LECERF

Le Coucher de Soleil

- Léa IKKACHE

Le Passage

- Héloïse TSCHORA

2004

- Georges BECAUD

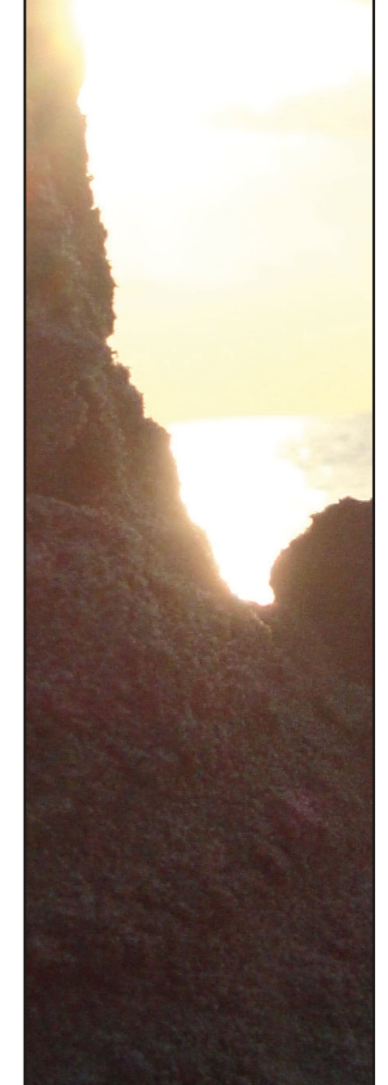
Illustration

- Anaïs TA

Des Espoirs

- Lucas FIDON

P.34



## Havre

Non-Violence

- Giulia PLOTTI

Parenthèse

- Alexandre LEGAY

Faisons-Nous Violence :  
Soyons Heureux

- Lucile SARRAN

Violence Créatrice

- Lucas FIDON

P.46



*Orange*



TEXTE: Baptiste AUBCEUF

## Ablations du pancréas.

- Je n'ai pas payé pour ça, crièrent en chœur les cent grabataires, traités impitoyablement par autant de bras mécaniques articulés pendant du faux plafond gris à motifs carrés d'environ un demi-mètre de côté en haut-relief.

Moi non plus, songea l'Ab. Abraham « Bram » Barnard, joystick en main.

Soudain, un vieillard, ayant réussi à se dépêtrer du ruban adhésif qui ceignait ses poignées aux poignets de son grabat, redressa son dossier grâce à sa chaîne de montre connectée, pivota sur lui-même, sauta dans ses espadrilles à alvéoles en plastique, et traversa la pièce en serpentant parmi les gravats, pour finir précisément sous le nez de l'Ab. Bram Barnard. Il avait progressé à toute vitesse, comme dans un film muet, et cela rappelait d'ailleurs à l'Ab. Barnard un petit fascicule qui lui avait été remis étant petit, qui était constitué de plusieurs photographies successives, similaires, une sur chaque page, et d'une tranche qui glissait facilement sous le pouce; et lorsqu'effectivement, le petit Bram faisait glisser la tranche sous son pouce, les images défilaient à toute vitesse, simulant une scène de muet.

C'était une scène tirée d'un muet datant de 1927 avec Andrew Garfield dans le rôle titre. L'Ab. Barnard se rappelait la scène à la perfection, tant il avait parcouru ce petit fascicule étant petit, et elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la scène qu'il avait encore sous les yeux une minute avant, et qu'à vrai dire, il avait eue sous les

yeux pendant toute fraction antérieure de sa vie, aussi loin qu'il puisse se rappeler: cent bras mécaniques descendant en piqués sur autant de grabataires, puis recommençant, effectuant inlassablement les mêmes pancréatectomies.

Jamais un vieillard dissident n'était venu perturber cette scène de paix séculaire, dans le scénario du petit fascicule en tout cas; et pourtant aujourd'hui, ce vieillard était là, précisément sous le nez de Bram Barnard, le nez dégoulinant de sang et de sueur, exhibant son ventre ouvert comme un fantôme proustien son pistil. Bram Barnard prit alors une décision: le vieillard était l'équation manquante à son existence, et quoi qu'il advienne, sa vie ne serait plus jamais la même après cet instant.

A peine l'Ab. eut-il entériné cette décision que le vieillard, tirant un heureux avantage de son ventre ouvert, se saisissait de son propre intestin grêle, et se mettait à l'enrouler soigneusement autour du cou de Bram Barnard. Bram ne se faisait pas d'illusions: sa vie avait changé du tout au tout, il en était conscient. Cependant il n'avait pas imaginé qu'elle puisse ainsi prendre fin, si tôt après avoir commencé. Et le fait est qu'une sorte de rituel satanique était en train de se mettre en place dans le Bureau Opérateur, avec ce vieillard qui maintenant tournait autour de Bram, pareil à un cuisinier brahmane s'appropriant à déguster sa vache favorite, et qui commençait à parler en langues, ou du moins sans dentier. Le chœur des grabataires avait rejoint ses incantations: « Om! »

*“Le vieillard était l'équation manquante à son existence, et quoi qu'il advienne, sa vie ne serait plus jamais la même après cet instant.”*

Sous les néons du Bureau Opérateur, éclairé par la lumière du jour qui paraît artificielle à travers la grande fenêtre coulissante; sous la brume tiède de conditionnement thermique des grabataires, l'Ab. Barnard, empreint d'un instinct extraordinaire, plonge sa main dans le ventre béant du tourneur, et en retire placidement tous ses organes vitaux, un par un, un à chaque passage du vieillard; il ne sent plus le boyau qui lui tord le cou, mais seulement sa propre main qui glisse habilement le long des muqueuses, des parois, des os, aussi habilement qu'un bras mécanique pendant du faux-plafond; il n'a jamais fait ça, et aujourd'hui il se demande s'il n'a pas toujours fait ça, s'il n'a pas toujours été guidé par cette impulsion formidable, qui fait de lui plus qu'un meurtrier: un homme en bonne santé. Soudain, le vieillard s'écroule; le chœur se tait; Barnard, victorieux non pas d'un homme mais d'une existence, offre aux néons son torse nu: « Om! ».

Bram Barnard était reconduit chez lui par le Train Opérationnel, une minuscule fourgonnette blanche et bleue sans fenêtres qui circulait à contre-sens entre l'hôpital et le domicile de Barnard.

L'Ab., éreinté par sa journée, calmait ses nerfs en écorchant ses doigts sur le grillage qui ornaient la portière arrière du TO, et en tournant le dos à la plupart des autres occupants du véhicule. C'étaient des vieillards en visite, et de vieilles femmes, qu'un tour opérateur avait négligemment fourrés dans cette fourgonnette, et qui avaient semblé ravis de leur promenade, jusqu'au moment où l'Ab. s'était tout d'un coup mis à hurler, à la fois de rage et de joie, s'accroupissant, exténué, les doigts toujours rivos au grillage. Ils ne s'imaginaient pas ce qui pouvait se tramer dans la tête de l'Ab., cette tête hirsute qui ne leur montrait pas ses yeux. L'Ab., lui, s'imaginait la ville, qu'il aurait vue si le TO avait eu des fenêtres, avec ses blocs de pierre grise indifférenciés, qui contenaient des BO par centaines, qui contenaient des bras mécaniques par centaines; il s'imaginait dans la ville l'humanité tout entière, qui n'était plus que machines, qu'articulations automatisées; il s'imaginait cette humanité, Andrew Garfield en tête, marchant d'un même pas, vers le même but; il battait de plus en plus lentement les pages du petit fascicule, jusqu'à s'arrêter sur la dernière, une page blanche un peu plus épaisse que les autres; et il savait ce qu'il allait imprimer sur la page: il allait faire pénitence, au nom de l'humanité, et il savait comment.

A peine le TO fut-il arrêté, que Bram Barnard se précipita chez lui. Il habitait en plein milieu du trottoir de l'Avenue -14K, sa pièce à vivre consistant en un gros fauteuil en tissu gris et une télévision à cristaux liquides, le tout attaché en laisse à un réverbère attendant. Dans sa hâte, il prit néanmoins soin d'allumer la télévision, réglée sur le mode zapping aléatoire, puis s'installa confortablement dans son gros fauteuil. Puis il se saisit du scalpel qu'il gardait toujours dans la poche intérieure de sa blouse, en cas de panne de courant au BO, et commença à découper, à travers sa blouse, un cercle dans la chair de son ventre; puis, délicatement, il retira la couche de blouse, puis la couche de peau, puis la couche de chair caduques; puis, comme il l'avait fait plus tôt ce jour-là, il partit fouiller dans ses entrailles, jusqu'à trouver son pancréas, friable sous ses doigts, dont il arracha un petit morceau; puis il porta ce morceau à sa bouche, et l'avalait, et le vit immédiatement glisser le long de son œsophage jusque dans son estomac.

Enfin il était libre! Enfin il avait trouvé un sens à sa vie, une vie qui pourrait continuer indéfiniment, tant que son pancréas repousserait. Enfin il s'était extrait de cette humanité robotisée, et enfin il l'avait secourue, par son geste héroïque. Il laissa sa tête tranquillement retomber contre le dossier de son fauteuil, et contempla, le cœur léger, les images colorisées d'un reportage sur Spartacus à la télévision. Puis, soudain... Etait-ce le film du fascicule?

Les vieillards et les vieilles femmes, qui avaient assisté au spectacle depuis l'endroit où les avait déposés le TO, prirent un peu de temps pour s'organiser, mais parvinrent finalement à se mettre en branle. En file indienne, ils s'avancèrent lourdement vers le fauteuil de l'Ab. Bram Barnard, et, une fois arrivés à sa hauteur, commencèrent à piocher, un à un, un par personne, les organes vitaux de l'Ab., pour les porter à leurs bouches, le sourire et le goût retrouvés. •

*“Enfin il était libre! Enfin il avait trouvé un sens à sa vie, une vie qui pourrait continuer indéfiniment...”*

# VIOLENCE

TEXTE: Pierre GILLOT

Une lame effleure lentement  
la peau délicate de son bras blanc.  
Le Calme et la Sérénité...  
tiennent fermement l'outil de torture  
qui, dans un mouvement saccadé et précis, murmure  
des idées de haine à l'esprit scarifié.

Le geste continue, déterminé  
par le dégoût de soi. Certain de la vanité  
de son existence, il imprime la cicatrice  
silencieuse et désirée. Quelques lambeaux mêlés,  
de sang et de rage, se détachent de son humanité.  
Il attend patiemment la catharsis.

Ne percevant que plus de douleur,  
il reprend son occupation sanglante. Dur labeur!  
De s'aimer dans un monde de Violence.  
Ravie, elle le soumet à sa volonté  
et le pousse encore à se mutiler  
jusqu'à ce que, le pauvre homme, comme tous les autres, sombre dans sa démence.

# Quintessence de l'Homme

TEXTE: Lucas FIDON

2001, l'Odyssée de l'Espace 9'50, porté par la musique de Strauss, un singe s'empare d'un os jonchant le sol et en fait le premier outil: une arme. En parallèle, un animal qui coexistait jusque-là avec les singes est abattu. Le singe, filmé pour la première fois en contre plongée, se dresse sur ses pattes arrière et s'acharne à frapper avec rage tout ce qui est à la portée de son arme. C'est la naissance de l'homme, et comme dans tant d'autres films, le monstre naissant vole une vie pour imposer la sienne. Sauf qu'ici le monstre est le premier homme.

## Le monolithe

Revenons un peu en arrière. Cette scène survient juste après l'apparition du monolithe, dont l'influence est rappelée en écho par un plan en contre plongée dans lequel il obstrue jusqu'au soleil.

On peut comprendre le monolithe de deux manières complémentaires: lors de sa première apparition les singes se réunissent autour de lui. Bizarrement il les attire plutôt que de les effrayer. Un à un, ils amorcent une approche peu assurée pour aller le toucher mais reculent ensuite rapidement comme si son contact était douloureux. Ce sont comme les battements d'ailes affolés d'insectes qui craignent que le feu mystérieux qui les attire ne les consume mais ne peuvent se résoudre à s'en détourner. Ce pavé droit d'une forme unitaire et d'une noirceur parfaite dont l'apparition s'accompagne toujours d'un bruit assourdissant représente une donnée élémentaire inconnue et inintelligible par l'homme. Mais c'est aussi un don d'ordre divin comme en témoigne la contre plongée extrême sous laquelle il est filmé. Il est porteur d'une promesse d'évolution. La superposition du monolithe, de la lune et du soleil met en effet en exergue une profondeur de champ hors du commun que l'on peut interpréter comme l'annonce prophétique d'une évolution qui se fera par paliers (d'ailleurs chronologiquement la conquête de la lune vient en deuxième dans le film). Chaque étape franchie ouvre sur de nouveaux horizons

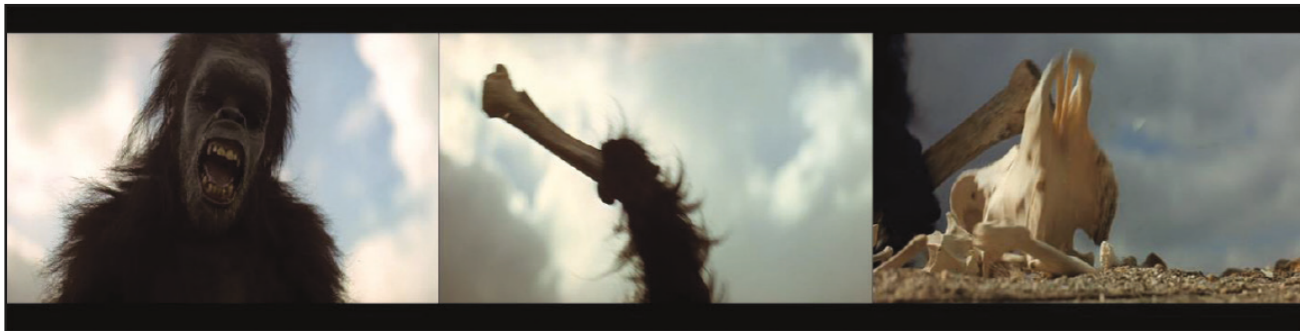
et se traduit par un gain de profondeur. Sans donner aux hommes le savoir qui leur manque, il pointe du doigt le lieu de ce manque dans les limbes de leur conscience.

En cela le monolithe est présence et absence à la fois, c'est la conscience de l'imperfection de l'intellect humain qui ouvre la possibilité d'en repousser les limites.

## L'ampleur du geste

A ce stade de leur évolution l'imperfection majeure dont souffrent les singes, avant même de pouvoir atteindre le rang d'homme, c'est l'ignorance de la technique. « L'homo faber précède l'homo sapiens » écrit Bergson, l'homme n'est homme que dès lors qu'il se trouve capable d'utiliser les ressources de son environnement pour s'élever au-dessus des contraintes de son propre milieu.

Mais le singe ne se contente pas d'inventer la technique, avec cet os qui constitue sa première arme il fabrique la mort avec la mort. Le premier réflexe de l'homme muni de son nouveau pouvoir est de l'utiliser pour frapper frénétiquement sur le tas d'os autour de lui jusqu'à envoyer l'os vers le ciel dans un rugissement bestial, comme pour étendre au maximum la nouvelle



CI-DESSUS: Découpage en images de la séquence

portée de son action et ainsi atteindre ce qu'il n'avait jamais pu atteindre auparavant. Un peu plus tard dans le film la même arme projetée vers les cieux dans un mouvement de rage d'un des singes se transforme par un fondu enchaîné en un bombardier interstellaire. Pendant

ce temps la musique de Strauss père laisse la place à celle de Strauss fils; douce façon de souligner que des milliers d'années plus tard les avancées techniques de la postérité se font encore au gré de l'expression de leur violence.

Par ailleurs la technique bouleverse l'action humaine en créant une distance entre l'Homme et son action et cette distance se fait croissante avec le perfectionnement de ses outils. Pensez par exemple à la différence entre tuer un homme avec une arme blanche et avec un revolver: dans le premier cas le meurtrier doit venir planter la lame dans le corps de sa victime et sentir les ultimes palpitations du corps meurtri contre le sien, dans le second il se contente de presser une gâchette et de contempler au loin une silhouette vaciller.

La violence se retrouvera ensuite comme naturellement à chaque nouvelle étape de l'évolution de l'Homme dans le film. Il y a la bataille pour le point d'eau dans la genèse de l'Homme qui marque le premier meurtre d'un homme par un autre homme. Ensuite lors de la

mission Jupiter il y a le meurtre de Frank par HAL puis l'assassinat au moins symbolique de HAL lorsque Dave débranche douloureusement chaque disque de sa mémoire centrale plongée dans une lumière rouge intense et sanguinolente. Pendant son agonie HAL le conjure d'arrêter avant d'entonner, en guise d'ultime prière, une comptine d'enfant. HAL est en effet plus qu'une machine, c'est l'enfant dégénéré de l'humanité qui croyait en son pouvoir de créer à son tour la vie.

Ce que nous suggère Kubrick finalement c'est que le génie créateur de l'homme et sa constante volonté de repousser ses propres limites sont inséparablement liés à sa nature violente. •

# TURNING DRAGON - CLARK

IDM\*

TEXTE: Valentin BAILLARD

Pour ceux qui connaissent, c'est-à-dire quasiment personne, Clark est un créateur. Ce genre de personnes qui va définir un genre par ses simples œuvres. Et au-delà de sa musique, à la personnalité déjà affirmée, il dresse pour chaque album une toute nouvelle perspective, et se renouvelle constamment. Bref. Rien ne sonne comme Clark, et Clark ne sonne jamais deux fois de la même manière.

Or il se trouve que sur Turning Dragon, l'option qu'il a choisie peut être résumée en ces termes: aliénation et violence gratuite. Sachez toutefois que cet album ne s'apprécie qu'à la force du **volume**, soyez prévenus. Alors. Voyons ce que donne la violence musicale vue par un génie de l'IDM.



\* Intelligent Dance Music

On a exactement 35 secondes pour se préparer. Un vide crispant avant la déflagration:

**New Year Storm.** est lancée, une secousse brutale, rêche et roulante. On s'arrête, on respire l'air vicié et souillé de cendres, puis plus rien n'existe, le rythme devient tectonique, rageur et monumental. Comme se prendre un mur à répétition, avant ces élancements électriques; comme écouter parler la lame d'un couteau. On se fait à la douleur, on aperçoit la mélodie. Pas de repos, la pulsation se charge de saccades claironnantes et

**Volcan Veins.** démarre. On sent ses repères fondre dans la folie. Une voix omniprésente assène des psaumes vindicatifs noyés sous la charge sonore. Ça empire: on se perd dans une cage thoracique infernale. C'est organique, puissant. L'extase se prolonge, puis la transe: un déchaînement d'agressivité. On passe sous un train. Des chocs sourds résonnent dans le crâne, on voudrait dédier notre corps à cette démente, jusqu'à la rupture:

**Truncation Horn.** Une immonde piste de coupures gratuites. On tranche dans le vif; toujours plus profond dans les chairs. Puis une décharge entonne une litanie, et nous fait recouvrer ce qui ressemble à la raison. Mais quelque chose s'est brisé. Vite, un écho approche, c'est l'arrivée de

**For Wolves Crew.** Structurée, coagulée, on est pris sous le feu d'un bombardement continu et étouffé. Les basses rondes comme le dos hérissé d'une bête farouche et immobile qu'on effleure. Puis l'électronique prend le dessus. Tantôt faible voix plaintive, tantôt rythme crissant; arpège éthéré grandiose ou sifflement éraillé aérien, qui s'étire, nous perfore inlassablement. Les basses s'égarer soudain, et tout s'achève dans une loge paisible au sommet d'une tour vibrant de colère. Puis la tour s'écroule:

**Violent.** Le retour à la gravité. Chute et gravats, un chant de chaos, galbé comme une marche militaire passée au mixer. Soudain les basses sont lâchées, comme sont lâchés des chiens. C'est gros, ça pulse, ça couvre le spectre hertzien et ça tape comme jamais. Un halo sonore lointain illumine progressivement la scène, comme un lever de soleil. Puis ces éclats ambrés: une mélodie inattendue sortie d'une tuyauterie, frappée tel un xylophone souterrain. Ce son s'efface. La rage nous pèse. Et ce poids nous traîne dans

**Gaskarth/Cyrk Dedication.** Descente grinçante dans un puits de mine abandonné, vers un sous-sol résonnant d'échos sourds et hallucinants. L'ascenseur rouillé frappe les parois, crachant des rythmes et des éclats de roche. Ça s'éternise, le raclement s'acharne, les échos étouffent, le conduit rétrécit. Puis soudain: l'arrivée, on touche le fond avec

**Ache Of The North.** Une terre inconnue agressive dont le souffle glacé fend les joues et brûle les yeux. Une destruction lente. Sous le crachin cristallin, les glissements de basses. On suffoque. L'espoir renaît par l'arrivée des harmoniques; mais la mélodie n'est que faussement salvatrice, inquiétante. Celle des trompettes des anges pétrifiés encadrant la porte du paradis fermé. La mort des oubliés, puis soudain le réveil!

**Mercy Sines.** Le souffle brûle plus encore, mais les harmoniques sont désormais autant de tubes d'orgue balayés dans le vent et la poussière. Le rythme revient, la machine repart, se traîne sous le soleil brûlant, puis d'un coup se déchaîne! Elle écrase le paysage, avale la distance, broie les civilisations. Puis reviennent le vent, les souffles d'orgues, et l'hébètement, qui laissent les derniers instants tambouriner comme le cerveau essoré sur les parois du crâne enfiévré. Arrive

**Hot May Slides.** Par-dessus les pulsations affamées, une mélodie se joue, guillerette, et résonne comme si tout n'était qu'une arène figée, froide et humide. Un mirage glacé dans une brume scintillant sous le soleil, dans l'air sec et étouffant. Les sons semblent provenir de l'horizon. Instant d'hésitation: oui, nous sommes bien perdus dans ce désert. Peut-être est-ce notre esprit. Mais l'échec est inacceptable!

**Beg.** fond sur nos tympans comme un prédateur s'abat du ciel. C'est une mélodie qui hurle à travers une toile épaisse, à s'en déchirer les poumons. La violence perd pied, se disloque de rage. Comme une furie qui voudrait réciter du Baudelaire. Les souffles de l'horizon reparassent et mettent fin au massacre. Ils fendent le décor tel un ouragan inoffensif derrière une vitre de terrarium. Puis cette frontière disparaît, les vents s'apaisent, et le guerrier encore debout contemple son monde détruit malgré lui. Ce guerrier, c'est

**Penultimate Persian.** Et c'est son histoire qu'il nous mime, rendu fou, emporté par son récit. Ses fantômes revivent. Ses ennemis se relèvent! Sa lance tournoie, comme ralentie, dans un chant lourd et rugueux, qui peine à s'envoler. La poussière s'écarte, pour un dernier combat. Des cahots de métal, des échos étranges, son errance est la nôtre. Jusqu'à la fin du voyage. On en est certain: c'est une fête. C'est une célébration: toutes ces épreuves passées, la victoire est nôtre!

Mais le vent repasse et étouffe ces beaux transports.

Puis il nettoie la scène... •





# LA VIOLENCE AVEC UNE CHAISE

- Histoire multiplexée -

TEXTE : Léo SOLE

## I. Le jour d'évidence

### Trouve un travail

Il était arrivé dans le train avec l'envie d'en sortir, pas d'en sortir six heures plus tard comme semblait l'indiquer son billet acheté sur le tas quelques instants auparavant mais d'en sortir tout de suite, maintenant, vite vite, avant que les portes ne se referment sur sa fuite ; après ça, il n'aurait probablement pas choisi d'autre moyen de rentrer chez lui et il se serait retrouvé sur le quai à attendre un autre train pour lequel il n'avait pas de billet, c'est sûrement pour cette raison qu'il était resté assis sur son fauteuil côté fenêtre/sens de la marche à se préparer au départ du train et à la fermeture des portes. Un homme un peu trop grand venait de s'installer de manière suspecte dans le siège à côté de lui après avoir testé la plupart des fauteuils vides du wagon et c'était donc avec facilité qu'il l'accusait silencieusement de ne pas avoir de billet et de voyager en toute illégalité dans ce convoi de personnes en direction de Paris. Derrière lui, sur les fauteuils disposés en carré de façon à ce que les voyageurs se retrouvent face à face, trois jeunes adultes s'étaient regroupés pour avoir une conversation qui consistait à écouter attentivement le monologue du seul des trois qui n'avait pas de cheveux et parlait plus fort que les deux autres : « Mais je t'avais pas dit ? J'ai démissionné là, ça y est. J'en pouvais plus. Trois ans j'y suis resté quand même. Ce boulot c'était un cauchemar. Même pas le boulot, en fait, juste le rythme. Tu te lèves à cinq heures le matin et quand t'arrives le soir chez toi, à vingt heures, t'as qu'une envie, c'est de te coucher. Et puis c'était pas cinq jours que je travaillais, je faisais le samedi aussi. Quand j'étais dans l'hôtellerie c'était fatiguant c'est sûr, mais là ça dépassait tout. Parfois t'es tellement crevé que tu manges même pas le soir. Et puis tu sors plus. Tu vois plus tes amis. T'es coupé de tout. Même du sommeil. Même du travail. »

### Trouve un ami

Il était trop tard pour reculer. Maintenant qu'il avait décidé de rentrer plus tôt, sans prévenir, il devait accepter tout ce qui en découlait. Il ne pouvait pas dire « je suis dans le train ». Sinon il aurait prévenu qu'il rentrait et il refusait absolument d'être prévisible cette fois. Il ne pouvait donc pas lui dire qu'il était en train d'arriver et qu'il serait là tout au plus dans six heures. Il devait parler à quelqu'un d'autre, pas à elle. Parce qu'elle n'aurait vraiment accepté de lui parler que s'il lui avait dit qu'il était effectivement bloqué dans ce train pendant une durée qui tuait sa patience. Elle était très occupée et ne lui aurait pas accordé tant d'importance, du moins pas celle dont il avait besoin à ce moment-là. Et c'était de pire en pire. A chaque fois qu'il prenait le train, il se sentait de plus en plus mal. Surtout lorsqu'elle refusait de lui parler. Il était d'un seul coup replongé dans le souvenir de la solitude de ses voyages précédents. Mais il devait faire en sorte de ne pas l'oublier, elle qui ne l'attendait pas. Car s'il fermait les yeux, il oubliait. S'il les gardait ouverts à penser au train et à la douleur que lui infligeait le voyage, il oubliait encore plus. Et arrivé à destination, il ne pourrait plus savoir pourquoi il était là. Toute la difficulté de la surprise qu'il avait mise en oeuvre c'était donc de ne pas oublier pourquoi il l'avait mise en oeuvre.



### Trouve un foyer

Pourtant, il était déjà trop loin et il ne pensait maintenant plus à elle. Tout dans sa tête avait fait place à ce monde nouveau qu'il construisait à partir d'un mélange dangereux de souvenirs et de fantasmes. Dans ce monde-là, il ne voyageait plus dans le sens de la marche. Il était installé face à une personne qui tournait les pages d'un magazine bien lisse avec des doigts bien sales. Un peu derrière lui il y avait ce garçon qui était à l'école avec lui quand il était plus jeune. De temps en temps il venait le voir pour lui poser des questions vides. Ainsi il avait pu apprendre quel livre il lisait, s'il prenait le métro en arrivant, s'il restait longtemps à Paris, etc. Et puis c'était le coucher de soleil. Il fallait prendre une photo pour rajouter une pièce à un puzzle commencé une dizaine de jours plus tôt. Il fallait expliquer pourquoi ce voyage en train était maudit. Alors il expliqua, il dit que c'était sûrement le dernier, qu'il n'en pouvait plus de tout le temps voyager dans ces wagons dont les murs exposaient des fenêtres douloureuses à travers lesquelles il voyait toujours les mêmes pleurs. Cependant, il se sentait chez lui parce qu'il y avait l'espoir que la nuit vienne après le soleil pour recouvrir le ciel d'un plafond d'étoiles. Et ça c'était chez lui. Et le garçon qui venait lui poser des questions toutes les vingt minutes venait en fait pour lui rappeler qu'il ne voyageait pas dos à la marche et qu'il n'était pas non plus dans le même wagon que lui mais dans un autre où il ne lui posait pas de questions et se contentait de frapper au bon endroit de sa tête pour qu'il ne l'oublie pas, elle, celle qui ne l'attendait pas à l'arrivée et qui était pourtant la raison de ce voyage dans le monde réel, loin de ce plafond étoilé et de tout ce qui le faisait rêver autrefois.

### Trouve un chien

A ce moment-là, une femme mal habillée apparut en criant dans le wagon : « la vie de ma mère, il touche ma chatte et vous faites rien ». Les contrôleurs la calmèrent et la firent asseoir sur le dernier siège du dernier wagon, deux rangées derrière lui. Apparemment ils avaient fait sa connaissance un peu plus tôt dans le voyage lorsqu'elle avait feint d'avoir un billet et qu'au moment du contrôle elle s'était enfui en courant à l'avant du train. Des cris furieux qu'elle poussait, il avait pu tirer qu'elle avait trouvé une place à côté d'un homme qui s'était mis en tête qu'une belle femme comme ça, il valait mieux lui mettre la main sur la chatte. Pendant ce temps les contrôleurs lui expliquaient qu'il ne fallait pas crier comme ça madame, il y a d'autres voyageurs dans ce train, il y en a qui dorment, et eux ils ont un billet, alors calmez-vous s'il vous plaît. « Ta mère la pute, tu crois je vais me calmer toi ? Ça te fait rien d'avoir un violeur dans ton train ? » Tout le monde s'était maintenant retourné et certains avaient sorti leur portable pour enregistrer la scène. Le train finit par s'arrêter à une gare qui ne devait normalement pas être desservie. On sortit la femme de force sur le quai, là où une dizaine de policiers l'attendaient avec des chiens tous noirs. A travers la vitre on continuait à l'entendre hurler et se débattre. Lorsqu'elle fut immobilisée, les contrôleurs signèrent un papier et remontèrent dans le wagon. Les portes se refermèrent et le train repartit. Au plaisir du dialogue qu'il entretenait depuis le départ du train, s'ajouta l'engouement provoqué par ce petit événement qui avait coûté à une femme décoiffée une soirée à Orléans et à un millier de voyageurs trente minutes de retard.

## Installe-toi hors de la ville

Il pensa donc à tous ceux qui habitaient loin. Dans des petites bourgades ou des villages minuscules. Là où il n'y a pas de langage de la rue parce qu'il n'y a même pas de rue mais juste un chemin assez large pour laisser passer une charrette. Il y a quand même de la place pour laisser vivre des gens. Et c'est à ces gens qu'il pensait. Ceux qui doivent sortir pour nourrir les cochons, faire attention aux bêtes sauvages qui rodent le soir. Mais ils ont élaboré des stratagèmes pour survivre. Ils ont peut-être déjà inventé le feu ? Non. Parce que le feu ça ne s'invente pas, le feu ça se découvre, petit malin. Peut-être même que s'ils ont des cavernes ils pourront dessiner des dinosaures à l'intérieur. Cette dernière pensée, il n'eut pas le temps de la penser parce qu'à ce moment-là, il saisit son livre du moment pour lire un nouveau chapitre, justement pour ne plus penser. S'il avait le malheur de commencer à penser aux cavernes alors c'était fini. Dans les cavernes, quand on y entre, on n'en sort plus, même s'il y a des dessins sur les murs. Il valait mieux lire ce livre sur les chiens loquaces. En plus, il sentait le renfermé, ce livre, et il avait le bord des pages tout rouge parce qu'à l'époque de l'édition de ce livre, on pensait que c'était beau. Dans ce livre on apprenait des choses sur la société, qu'on allait tous mourir et qu'après ça serait mieux, des choses qui en fin de compte ne le concernaient pas trop. Il rangea donc le livre dans son sac à dos et posa sa tête contre la vitre pour que la ventilation lui envoie directement de l'air frais dans le nez comme ça il pourrait se moucher et penser à autre chose qu'à ceux qui habitent loin.

## Trouve un rêve et détruis-le

Ça commençait toujours pareil. Il se fâchait, elle s'excusait et il restait fâché. Elle réfléchissait ensuite à sa faute jusqu'au moment où elle comprenait pourquoi elle s'était d'abord excusée et il acceptait de ne plus être fâché. Parfois il y avait des variations. Il se fâchait et elle s'énervait. Alors ils étaient très méchants l'un avec l'autre pendant la durée nécessaire à leur retour à l'état normal où ils finissaient par se communiquer une tendresse infinie. Cette tendresse prenait le plus souvent la forme de petites attentions. Il lui lisait parfois des livres pour qu'elle s'endorme. Il leur arrivait aussi de sortir au milieu de la nuit au lieu de dormir, au lieu de récupérer assez d'énergie pour affronter la dure journée de travail qui les attendait le lendemain. Ce genre de tendresse, celle qui prévaut sur le reste. Et puis c'était reparti. Ils se lançaient dans une nouvelle bataille avec la curiosité de savoir qui allait gagner cette fois. La guerre durait déjà depuis longtemps, depuis avant même qu'elle ne lui parle du Secret pour la première fois. Il s'en souvenait. La première fois qu'elle avait évoqué le Secret, c'était après une de leurs plus grandes batailles. Depuis, il restait assez mesuré dans ses attaques, pour ne pas la faire fuir à jamais et garder l'espoir qu'un jour, il en saurait plus sur ce Secret. Autrefois il lui aurait bien balancé une chaise sur le nez. Mais maintenant ils se lançaient des bombes un peu moins grosses et se pardonnaient ensuite. Parfois il y avait des variations. Ils ne se pardonnaient pas tout de suite. Alors il fallait des petites attentions un peu plus grandes pour que la tendresse soit vraiment infinie. Des petites attentions comme prendre un train pour venir à Paris alors qu'elle ne l'attendait pas.

## II. La nuit le secret

### Ce qui se passe la nuit ça ne compte pas vraiment ?

Le soleil était déjà tombé par terre quand le train entra en gare d'Austerlitz. Il faisait nuit noire depuis maintenant presque deux heures, assez pour que les nuages au-dessus de la ville se retrouvent éclairés par les milliers de lampadaires égarés au coin des rues. Il profita de l'opportunité de ne pas transporter de bagages pour faire le trajet à pied jusqu'à l'appartement. Maintenant que le temps passé dans le train l'avait empoisonné jusqu'à la moelle, il ne trouvait pas utile de se presser pour arriver plus vite et l'idée d'une promenade nocturne l'avait éclaboussé par sa nécessité. Quand il arriverait à l'appartement, il faudrait probablement faire face aux injures, aux froncements de sourcils qui voulaient tout dire. Il devait donc prendre le temps de se préparer. Il se sentait progressivement regagner sa place ici à mesure que ses pieds s'agitaient fébrilement pour le faire marcher et gommer les derniers remords de son absence.

Et là je marche, je me laisse aspirer par l'envie de rentrer chez nous. Elle me dit les pires choses et je pardonne en marchant, avec l'aide de ceux qui crient dans mes oreilles que c'est pas comme ça qu'il faut s'habiller et que les jeunes sont mauvais. Mais les jeunes sont inconscients. C'est écrit sur un mur « LES JEUNES SONT INCONSCIENTS ».

En dessous il est écrit :

*Ils ne connaissent pas leur potentiel coloré qui les attend dans l'ordre alphabétique, ils sont donc inconscients de leur bonté. Leur beauté consiste en la prévision d'un avenir à la fois parfaitement défini et à la fois sombrement versatile. On est jeune à partir de 16 ans, on ne l'est plus à 25 ans. C'est ainsi qu'on définit les frontières de la jeunesse. Au-delà il n'y a rien car rien n'est plus changeant si on dépasse les limites de cet âge. C'est donc pour ça qu'il faut se cantonner au présent quand on est jeune, et au souvenir quand on ne l'est plus. Sinon, penser à cet avenir certain aurait été incroyablement vain. Quand je suis jeune à 16 ans, je me vois entouré d'autres personnes. À 17 ans, elles sont là et je ne les perdrai qu'à 18 ans, en même temps que ce poids factice dont je voulais autrefois tant que tu sois libéré. Les vieux sont laids. Ils me donnent envie de vomir. Quand je serai vieux, je vomirai souvent. Et les pierres de ma maison seront éclaboussées du désir de retrouver cette candeur incertaine et lointaine qui coule actuellement entre mes bras ramollis par l'aide que tu leur fournis. Et autrefois, il y avait l'oubli quotidien qui lestait ma vie et qui plombait la tienne. Il faut finir avec l'espoir de se plonger dans le liquide dur, de se laisser ensevelir par l'instant où on a pour la première fois connu l'amour.*

Je me suis arrêté pour lire le mur. C'est émouvant. L'ivrogne qui a écrit ça n'a pas signé. Un jour j'écrirai moi aussi quelque chose de ce genre.

Arrivé en bas, je me prépare à sonner chez elle. Peut-être que je devrais l'appeler un peu avant pour ne pas la surprendre. Elle pourrait avoir besoin de se préparer, ranger un peu, dissimuler ce qu'elle doit encore me cacher, le Secret... Alors je m'élançe dans les rues de la nuit pour ne pas arriver les mains vides. On sera bientôt un nouveau jour, dans quelques minutes il sera l'heure d'avoir faim. Je fabrique l'idée de me faire accueillir avec une crêpe dans mes mains, une gaufre ou tout ce que je trouverai dans le coin, de chaud, gras, avec du chocolat dedans. Il est en réalité bien trop tard pour trouver une gaufre. L'heure des gaufres c'est plus tôt. Heureusement elle aime les crêpes. Ça lui rappelle la première fois qu'on avait passé une nuit chez elle, on était descendus pour chercher une crêpe dans la nuit. Elle trouvera ça gentil. Elle me parlera. Elle me dira le Secret.

Je tourne dans la rue, à droite. Et elle est là, en face de moi. Elle m'attend et elle crie.

## Dans ce cas, regarde dehors

Elle vient marcher à côté de moi et déchire le silence :

« Un trou dans le ciel et tu ne sais plus où tu es. Tu es là, tu cherches à manger mais tu ne manges pas. Si je ne suis pas là tu me cherches. Tu cours dans tous les sens avec la détresse d'un chien perdu. Tu t'accroches à tout ce qui bouge. La première pétasse qui passe à l'horizon, tu lui sautes dessus, tu la transformes et tu la rends bien pour toi. Quand je suis là, tu me reproches mon absence. Mais alors si je suis absente quand je suis présente, qui pense à toi ? Qui pense à toi à ce moment où je marche à tes côtés en te crachant mon absence à la gueule ? Tu crées un désordre commun qui passe de temps en temps à l'intérieur de moi et qui en ressort toujours plus gros. Tu l'entretiens. Tu le façannes. Tu le rends de plus en plus rationnel jusqu'au moment où ça déborde. Ça explose. J'en mets partout et ça devient de plus en plus impossible à ramasser. Donc on l'abandonne sur le trottoir et on fait avec. On s'en accommode, comme tu dis. C'est devenu inutile d'en parler. On parle mais on ne parle pas. Tu fais en sorte que je ne puisse pas te parler pour enfermer tout le mystère dans une prison secrètement enfouie quelque part, tu contiens dans des zones de plus en plus resserrées tout ce qui te dépasse. Et moi je ne dis jamais rien pour que tu continues à ignorer ma présence. Tu deviendrais quoi si tu te rendais compte que c'est moi, là, celle qui marche à côté de toi, qui te parle et que tu n'écoutes pas ? Tu te fermes à tout. Tu penses faire des actions surhumaines, venir à Paris pour me voir, tout arranger miraculeusement. Tu penses me surprendre avec un billet de train imprimé sur un coin de papier. Mais regarde, je suis là, je savais que tu venais. Je t'attendais une demi-heure plus tôt, mais je t'attendais au milieu de cette rue froide. Tu te caches derrière tes actes mais il n'y a plus rien d'indistinct. Toute la merde que tu répands, je l'apprivoise, je m'en accommode. Elle me permet de te sentir, toi et ta puanteur. Je te vomis et je récupère le peu de détails qui peuvent encore me servir à te garder. Parce que je vais te garder, jusqu'au bout, jusqu'au moment où tu ne voudras plus de moi. Tu me jetteras comme tes chiennes habituelles, d'un revers de main sale. Mais je reste, et je vais pas bouger, j'attends le moment venu où tu viendras me dire que tu auras trouvé une autre chienne. Tu me le diras avec la même certitude que quand tu dis « je ne te sens plus » ou « je me sens soudain disparaître ». »

Je réponds : « Et le Secret ? »

« Tu n'as que ça dans la bouche, le Secret.

Je te nourris avec ça, je pourrais te mettre le poing au fond de la gorge, tu l'avalerais en entier pourvu que ça t'éclaire un peu.

Tu n'as rien d'autre que ça. Le Secret. Et puis ta vie disparaît.

Le Secret je l'incruste en moi pour qu'il ne sorte pas.

C'est la laisse qui retient les sales bêtes comme toi. Et je reste calme, un peu inconfortable à la vision de ta gueule qui me dégoûte de plus en plus, mais toujours calme et souriante.

Faire bonne figure c'est ce qui me fait tenir. Penser à moi et à moi seulement, te le montrer pour que tu sois déçu par cet égoïsme acharné, et te tenir comme ça.

Parce que tu me fais vivre et tu es le seul à y arriver. Avec ta crasse et la pourriture que tu me jettes à l'intérieur, je vis.

C'est comme ça qu'on avance.

C'est pour ça que je n'ai pas froid avec mes manches courtes. Le vent me gifle mais tu me fais tenir.

D'une manière abominable, je me sens exister. Je veux pas finir.

Je veux ressentir ce que c'est l'éternité, et je veux le ressentir avec toi. »

Et puis elle dit : « Regarde, c'est là qu'on avait acheté une crêpe la première fois que tu étais venu dormir. Il faisait chaud à l'époque, on était descendu dans la rue sans savoir ce qu'on cherchait et on avait acheté deux crêpes. On avait même pas faim, tu te souviens ? C'était là, juste devant, là où tu te tiens à présent. »

## C'est la marque de mon dernier passage

Le créateur de crêpes tartine grasement la pâte chaude avec du chocolat praliné pendant que j'aligne les derniers centimes pour parvenir à former un petit tas sur le comptoir, équivalent à la somme que l'homme a cru bon de fixer par oral. J'empoigne les deux crêpes et je me retourne pour lui tendre la plus grosse. Elle n'est plus là. Je regarde à droite, puis à gauche, puis à droite. Elle a disparu, enlevée par le froid contre lequel elle venait de protester. Dans sa fureur, elle a dû remonter chez elle, pour m'attendre tendrement. C'est toujours pareil : elle crie un peu et finit par se calmer et réclamer un geste bienveillant.

Maintenant je me sers du double des clés pour entrer et pousser la porte lourde qui se referme sans bruit derrière moi. Je monte les escaliers et quand j'arriverai en haut, tu seras là, allongée, fatiguée d'avoir été si sévère avec moi. Tu porteras la honte d'avoir été pour la première fois aussi loin dans tes propos. Que s'est-il passé pour qu'on en arrive là ? Je me souviens de notre vie si agréable. Pourquoi faut-il que tu sois toujours en train de courir derrière l'impression la plus forte que tu puisses me faire avec le seul usage de ta parole ? Tout est redevenu calme à présent. Tu vas accepter ce que je t'apporte et on se pardonnera mutuellement. Tu me diras le Secret puis tu poseras ta tête sur mon ventre chaud et nous nous endormirons ensemble comme nous avions l'habitude de faire autrefois.

Quand je frappe à la porte, tu ouvres peu de temps après et je remarque que je t'ai soudain réveillée. Tu me demandes l'heure qu'il est. Je te dis qu'il est minuit dix, je te tends une crêpe et tu l'acceptes poliment. Tu me demandes ce que je fais là. Je t'explique que je suis venu pour toi. Tu prends ton air étonné. Nous mangeons ensuite en silence puis tu t'endors. Moi je te regarde et tu as l'air apaisée. Et je n'ai même pas remarqué que, pendant ce court instant où nous avons échangés quelques regards et quelques mots, tu as vraiment été surprise. Tu ne t'attendais pas à me voir là, tu ne t'attendais pas à ce que je monte avec une crêpe et tu ne m'avais pas non plus senti arriver.





TEXTE: Bertrand CAPLOT

Minuit et demi, je monte dans le métro. J'observe les gens, comme d'habitude. Tous amorphes. Tous blasés. L'effet des grandes villes, et de la fatigue aussi. Tous ont cet air bizarre, l'air de souffrir sans cesse intérieurement. L'air d'avoir mal de vivre. Ça me rend triste, parfois. Je les regarde, et je me dis que tout ça n'a pas beaucoup de sens. Où est la vie dans cette rame ? Dans ce tunnel si sombre ? Pourquoi sont-ils si seuls, abandonnés ? Leur reste-t-il même une raison de vivre ? En ai-je une moi-même ?

Je me pose toutes ces questions, et je ne vois pas l'homme qui rentre dans le wagon, personne ne le voit, un autre figurant, et encore... Il se comporte bizarrement pourtant, et sa tenue interpellerait quiconque daignerait lui jeter un regard. Il porte une longue veste grise, le col relevé, et il a un chapeau, un peu

comme les cow-boys du Far West, mais terne, sans teinte. Chaussures usées traînant, glissant sur le sol, on dirait un fantôme tant il ne semble pas être en train de marcher. Mais je ne le remarque que lorsqu'il s'assied à côté de moi. Je lui lance enfin un regard, je le fixe, il ne bouge pas, le regard dans le vide lui aussi. Ses rides, autour de ses yeux, lui donnent un air triste, fatigué, usé. Tout en lui respire la vieillesse, la fin de la vie, et aussitôt après s'être assis, il ne bouge plus ; une statue semblerait plus vivante. Mais tout à coup, il tourne son long visage vers moi, ses yeux me transpercent, je ne peux plus bouger ; je ne peux pas lâcher ce regard glacé, glacial ; je suis figé, effrayé, j'ai l'impression de regarder un cadavre, mais il est bien vivant, là, à côté de moi, et son regard de mort me fixe, m'englobe ; je me perds dans ce vide qui se découvre à travers ses iris glacés.

Je suis perdu. Le métro, les gens, la musique, les sons : tout a disparu. Ne reste que ce bleu, envoûtant, attirant, mais aussi froid et mortel. Toute mon existence, ma vie, mon âme sont absorbées par les yeux de ce mystérieux personnage qui a fait irruption dans ce métro, ce jour-là, par hasard. Je me vois, enfant, et vieux en même temps, j'ai des images de moi mourant, dans un lit d'hôpital, toute une vie vécue en un instant trop court, et trop long. Jamais le temps, trop d'ennui pour pouvoir faire quelque chose. Et une fatigue... Je me sens dériver, lentement, vers des souvenirs sombres, délavés, de vieilles photos de moments rêvés, ou vécus, je ne saurais dire. Je suis si jeune cependant, rien encore compris à la vie, comment puis-je être si vieux alors ? Les images se fondent, je ne sais même plus qui je suis. Un jeune homme qui n'a jamais vraiment rien vécu ? Un vieux, presque un cadavre

déjà, qui traîne sa carcasse là où ses jambes veulent bien le porter ? Un mort, un vivant ? Ne suis-je pas ce garçon qui observe les gens qui l'entourent dans le métro ? Ou bien cette dame, qui serre son sac à main entre ses bras, comme pour le protéger du monde qui l'entoure ? Ou encore cet enfant qui tient distraitemment la main de son père, rêvant en même temps un monde si différent du nôtre, mais pourtant si semblable ? Je retrouve peu à peu mon chemin vers ma conscience. Je me revois dans ce métro si désagréable, avec tout ce bruit autour. Je revois les yeux de mon sinistre voisin !

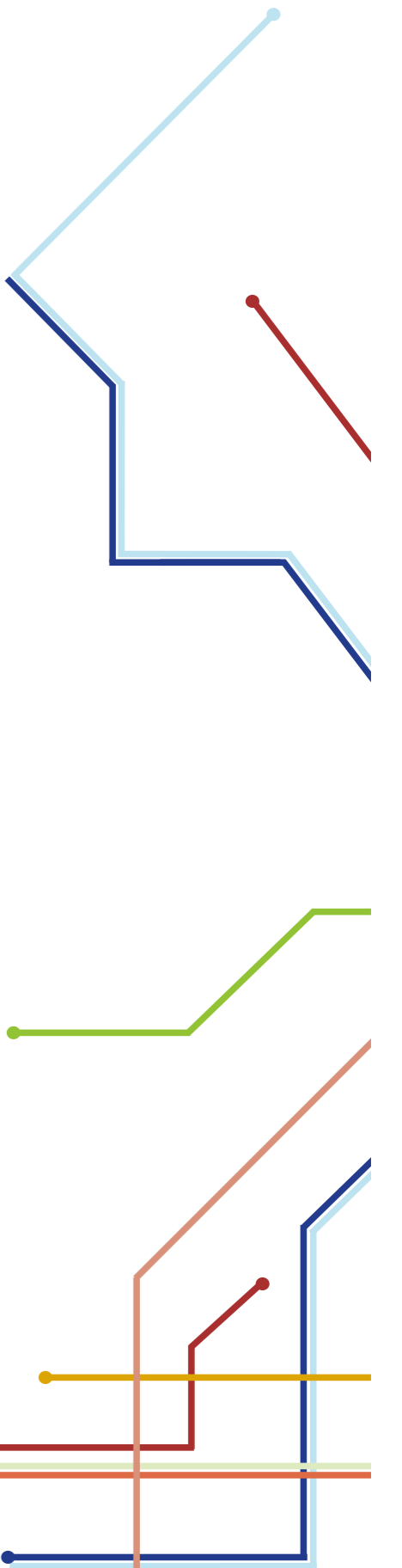
C'est alors que je comprends. La prise de conscience me prend au ventre, comme un coup de poing. Je perds mon souffle, je commence à trembler. Autour de moi, les gens sont toujours absorbés par un monde qui leur est propre, personne n'a remarqué l'homme, personne à part moi. C'est encore pire : je suis seul responsable, le fardeau m'accable. Je m'effondre sur moi-même, j'essaie à tout prix de fusionner avec mon siège, de disparaître, de ne devenir plus qu'un objet, sans conscience, sans autre souci que son inutilité. Mais rien n'y fait, j'existe toujours, et l'homme me regarde. Il sait. Ça n'a plus d'importance, je suis mort de toute façon. Je me sens disparaître, je pense à tous ces gens que je ne voulais pas quitter, j'essaie de m'accrocher, mais ça ne change rien, je me sens partir tout de même, je glisse, petit à petit, vers un état inconscient, je ne suis plus quelqu'un, je ne suis plus rien à partir de maintenant. Mais il reste toujours le regard de cet homme qui est monté dans le métro, et qui, sans raison, a décidé de nous emporter avec lui, tous ces gens dans la rame, et moi, car sans doute n'était-ce pas suffisant de mourir, il ne voulait pas être seul après tout.

La déflagration nous emporte tous. Elle brûle tout sur son passage, elle est devenue incontrôlable, phénoménale, un monstre dévastateur, terrifiant, d'une puissance inouïe. Tout lui appartient, chaque morceau de matière s'embrase avec elle, la nourrit, ne faisant plus qu'une entité magni-

fique, pure, irrésistible. Superbe. Une déesse intemporelle, immortelle !

Et pourtant. Elle a disparu. Ne reste que la noirceur du tunnel. Cendres. Poussière. Mort. Terreur. Où est passée la beauté grandiose qui semblait, il n'y a qu'un instant, recouvrir tout, transformer tout, rendre la lumière à un monde morne, mort ? Cela doit-il toujours être ainsi ? Faut-il que tout finisse ? Les étoiles pourtant, elles, semblent immuables ! S'arrêteront-elles de brûler un jour ? Le brasier infini du Soleil s'éteindra-t-il ? La violence et la pureté du feu ne durent qu'un instant... Sublime sans doute, mais éphémère.

La carcasse du métro emplie le tunnel, tel le squelette du dragon qui l'embrasait, elle fume, une poussière âcre remplit l'atmosphère déjà fétide et suffocante du sous-terrain. L'air lui-même semble s'être transformé en cendres. Ici et là, on perçoit les cris étouffés des personnes ayant survécu à l'explosion. Mais il y a des cadavres aussi. Tous surpris, leur vie fauchée en un instant par une force imprévisible, inéluctable, arbitraire. Le tunnel est devenu bien calme. Dans ma tête j'entends la Marche Funèbre de Chopin, je me sens apaisé. Calme. Mes yeux se ferment. Mon esprit s'échappe, il n'a plus vraiment conscience de mon corps, il n'y a plus de corps, une vague forme, en-dessous de moi, rien d'important. Le tunnel a cessé d'exister, les cadavres aussi. Il ne reste que l'homme au regard de glace, à côté de moi. Il sourit et me tend la main, je l'attrape, et nous partons. •



# A risqué analysis of the probable origin of a recurring theme in the whole work of Bergamn Capote

TEXTE: Ambroise PEUGEOT

There is an antique and untold rule in literature stating that a decent author should never reduce a description to the mere expression of its underlying idea. The right way to express the idiosyncrasy of a character, the genius loci of a place or the atmosphere of a scene, is to evoke in a few chosen words the half-subjective emanations our object of concern may subtly radiate towards the narrative eye. To exemplify our propos, let's take - as Stephen King did in his preface to H. P. Lovecraft: *Against the World, Against Life* - the description of a creepy old manor in a horror short story. A rather bad writer would simply write: "Here was a very scary house". A better writer may write something like "Suddenly he was facing the last house of the lane. Through the indirect flare of malfunctioning gas streetlights, he could only have an unsure look at the façade, up to the first floor. Vine was crawling everywhere, except around the blind openings of the empty windows where lay an unspeakable void". The real difference lies here not in the number of words or the register used, but in the fact that the most effective description never calls the house "creepy" or "fright-

ening": rather, it simply lists the impressions our protagonist perceives. And that's how it's done, folks!

However, the posthumous Nobel Prize of Literature that was recently awarded to one of the most beloved authors of our century seems to shake off the dust from the old shelvings of the Hall of Literary Commandments. The unforgettable Bergamn Capote, who revolutionized the art of the novel, often used this kind of oversimplification, even in his most brilliant works like the *Journal d'un amoureux de la beauté* or his *Salammbô égarée*. But strangely, that literary heresy never seemed to diminish the strength or the depth of his pure Aeolian thought: nonetheless, most of the specialists believe that here is the hidden key to his particularly evocative style.

I have spent countless years studying the corpus that Capote left us, and you could say that I am its most passionate exegete. But of all the conclusions I have been led to, there be but one I wish to write down: this same hidden key to Bergamn's mind, the secret of his incredibly eloquent speech.

One of the first things I discovered as I was cruising on the Capotian Ocean was a certain coloration that affected all of his best novels, plays and scenarii: like an oil stain growing on a paper napkin, those clumsy descriptions flowed more and more numerous, creating an uncomfortable feeling of subterranean violence. But wasn't this heavy atmosphere the source of this grammatical poverty? What if the style of Capote had been suggested by the inexpressible horror he was trying to extirpate out of his memories?

I started from the wonderfully intriguing *Sur les rails*, turned right on the amazing *Rue des bouffeurs de soufre*, and went up the impressive list of Bergamn's fictive biographies: *La peau de l'Ours*, *Un café sur le boulevard Ménilmontant*, *La demie après minuit*, *Won't you take me ailleurs?*, *Le Nègre symbolique* ... And understood that all those texts were, in a way, telling the same story.

My quest finally came to its end when I discovered, preserved under the layers of radioactive ashes and the ruins of Saclay, the épreuve of what might have been his first writ-

ing. The short story had been published in a school magazine that left nothing else to fame than the name of Bergamn Capote as the rédacteur-en-chef, curiously spelt in a bizarre and deformed way. It was so powerful in its descriptions and mysterious evocations that I started to believe that it was the exact account of something Capote had lived, transfigured by his vivid imagination. Soon I managed, by careful crosschecks, to find the exact date, the exact hour and the

exact subway car where Bergamn witnessed the events that would have such an important impact on the whole literature of the 21st century. But what else could I do, then?

Well of course I broke the Ban on Time Travel of 2049 and found a World Line going right through the fabric of Minkowski's space to the set of contravarying coordinates that defined the location of my idol. I knew that any return back

to my time would be denied to me by the principles of quantum chromodynamics, and I quietly embraced my destiny. Here is the result of my explorations of space and time to find the thing I have been looking for all my life, a sense to give to my existence. This essay will be published in the same review as Bergamn Capote's first text, and that is everything I could ever want.

*Note of the author: to prove the immense admiration I hold for Capote, this analysis will be written, like most of my idol's works, as a short story in French. Enjoy your reading.*

## Minuit et demie

Il y a un caractère particulièrement fascinant aux semi-hallucinations que l'on devine dans la vitre du métro la nuit. Le rythme syncopé du train sur ses rails - tchak poom poom tchak poom poom tchak - se conjugue avec les effets délétères de l'alcool pour endormir la méfiance que l'on garde toujours malgré soi envers son inconscient; et les reflets orangés qui se déforment grotesquement au gré des éloignements et rapprochements successifs de la paroi paraissent des avertissements prophétiques, le débouché « de canaux inconnus en provenance de mondes inconnus », parfois même des remords enfouis qui remonteraient à la surface du miroir. Et alors que se précisent leurs contours, ces créatures abyssales tentent de crever la planéité de la noire mer verticale: les amours perdus tendent des membres filiformes qui se finissent en griffe, entrouvrent leurs lèvres biaisées, arrondissent leurs yeux à la teinte éthiopienne en une muette supplique; tout cela à mesure que la rame serpente inlassablement dans les œuvres vives de la capitale.

Ainsi je délirais, perdu quelque part entre Parmentier et Châtelet, lorsqu'une agitation soudaine parmi mes camarades de la ligne 15 m'arracha à ma rêverie. Je constatai bien vite qu'elle avait été provoquée par la survenue de l'un des ces si pittoresques habitants des sous-sols dont pourtant presque tous semblent fuir la compagnie: punks-à-chien, accordéonistes roumains, porteurs de difformités épidermiques et contagieuses, racaille suburbaine... Il s'agissait en l'occurrence d'un brave et honnête Compagnon de la Cloche, un clodo saoul et puant comme un bouc qui était venu trainer sa misère et son ennui entre nos rangs clairsemés. Je

l'observai à loisir alors qu'il titubait et finit par s'affaler à côté d'un jeune homme blond à l'air effaré.

"Je ne pus qu'envier l'homme - mais en était-ce vraiment un? - capable de générer son propre petit paradis de fumées oniriques."

Je pus enfin le détailler de face: c'était un vieux Black, très maigre, et affublé d'une barbe blanche et fournie qui lui faisait de faux airs de prophète égaré. Un nuage de brume violacée semblait émaner de ses tempes et englober tout le haut de sa tête, et son regard vague était perdu dans ces volutes opaques. Il paraissait tirer une grande sérénité de ce qu'il y voyait, et je ne pus qu'envier l'homme - mais en était-ce vraiment un? - capable de générer son propre petit paradis de fumées oniriques.

Sur un soubresaut particulièrement violent du wagon, le prophète remua, et le cliquetis rassurant que j'entendis m'indiqua que les formes incongrues qui déformaient le pardessus crasseux qui devait composer la totalité de sa garde-robe n'étaient que des bouteilles de verre, probablement ce pinard dégueulasse - celui avec une tête

de chien sur l'étiquette - que les clochards de la ville semblent avoir adopté comme partenaire officiel. Ce doux bruit eut pourtant l'effet inverse sur l'involontaire voisin du clodo, qui parut encore plus terrifié qu'il ne l'était auparavant. Lui, c'était visiblement un étudiant, le genre de gars qui file droit, blond, râblé, les épaules larges d'un sportif, et un nez qui semblait tout droit tiré d'une histoire drôle sur les nez. Quant à ses yeux, je ne pus les juger fidèlement, car ils avaient commencé à prendre une teinte vitreuse, caractéristique d'un certain état de transe traumatique. Voilà un jeune intellectuel qui m'a l'air un peu trop facilement marqué par le monde, pensais-je. Mais cette hyper sensibilité peut avoir du bon, peut-être en fera-t-on un jour un grand écrivain.

Notre invité surprise décida finalement de se lever d'un bond poussif, comme un homme qui se casserait la gueule au ralenti. Il tourna enfin son regard vers nous, ses fidèles ouailles, et j'étais prêt à écouter religieusement le message qu'il avait dû tirer des sphères célestes de la paroi intérieure de son propre crâne, lorsqu'un

déchaînement de violence totalement inattendu suspendit net son discours. L'homme qui était debout, adossé à la vitre depuis l'entrée du clochard, se rua sur lui et d'une poussée volontaire au creux des reins, le projeta sur le quai de Denfert-Rochereau où nous étions enfin arrivés. Le malheureux finit son vol plané en un grand fracas, et une flaque rouge sang s'élargit rapidement sous lui - son propre sang ou bien la vinasse dégueulasse? Mais au fond, n'était-ce pas la même chose?

Je croisais son regard - bleu azur, étrangement - et y lus toute l'incompréhension du monde, alors que les portes automatiques se refermaient. Quant au héros de la rame, il était retourné en grande conversation avec sa zouz, visiblement très content de lui d'avoir débarrassé le wagon d'un importun pareil. Ça doit être parce qu'il tourne le dos à la vitre et ses fantômes, pensais-je. On ne peut pas voir le vrai sens du monde quand on a les yeux plongés dans un décolleté. Je me tournai alors vers l'autre protagoniste de l'affaire, histoire de voir si lui avait tiré quelque chose de l'incident, au moins. Il était évanoui sur son siège. •

"Le malheureux finit son vol plané en un grand fracas, et une flaque rouge sang s'élargit rapidement sous lui - son propre sang ou bien la vinasse dégueulasse? Mais au fond, n'était-ce pas la même chose?"





CI-DESSUS: Sticks and Stones... de William ZHANG



Illustration de Damien BRUNE

Polypnème



# Tom Waits

## Irresistible Violence

### Verbale

TEXTE : Adrien COUSIN

Quel diable s'est penché sur lui ? Quelle bonne fée l'a effleuré à le rendre intemporel, aussi préhistorique que pionnier ? Cet homme a tout dit, sans demander son reste. Il a en lui le démon envoûtant qui perdit Morrison et la verve éclairée des plus humbles prophètes. Crooner lover capilliculteur de carpettes ou caveaux storyteller, ce bientôt vieux monsieur continue de penser que personne ne devrait déceimment sortir sans une poignée de confettis.

Et la violence, mille que-nouilles, où prend-elle racine ? Dans les allées de la Nouvelle Orléans, plus au nord à Chicago, à l'écoute des érucations de Howlin' Wolf, au volant d'une Buick Roadmaster – my Ol' 55 -, un peu partout au contact d'une vie rugueuse, discrète et surréa-

liste. Chez Tom Waits, la première impression, c'est un coup de massue, une révélation, ou bien c'est un massacre, la perplexité, mais ce n'est jamais l'indifférence. Bonne nouvelle, puisque les plus belles relations commencent souvent dans le conflit. Sa violence, c'est son rempart face à la médiocrité. Il y en a pour tout le monde chez lui, mais tout le monde n'en aura pas, il est une pépite qui ne souffre pas l'érosion. Il ne nous demande pas de le comprendre, il s'offre simplement à nous. De quoi marquer quelques générations, avec ou sans paradis artificiels – de préférence sans – et incarner, comme beaucoup d'autres avant et comme peu après lui, le choc jubilatoire d'un génie vocal et musical. Derrière son mégaphone et sa vieille tronche fripée de tortue sèche que 65 étés et 64

hiver ont sillonné de mille crevasses – car il est né en décembre m'emmerdez pas ça nous fait donc un été de moins – se cache l'âme protectrice d'un mari, d'un père et d'un homme d'une pudeur bouleversante que son exubérance vient troubler avec délice. Il a ingéré le mal en même temps que les verres de whisky, il a consumé la haine plus vite que ses filtres de Chesterfield, et il distille des paraboles tantôt sibyllines, tantôt marquées d'un prosaïsme désarmant. C'est un homme entier, hors norme, sillonné d'aspérités créatrices, de circonvolutions surdouées mais aussi alcoolique professionnel jusqu'à sa providentielle rencontre avec l'amour de sa vie, Kathleen Brennan, en 1980, sa raison de vivre depuis.

#### ABYSSALE VIOLENCE : LE NEANT

La violence de l'ennui, du quotidien, du gouffre de vide où l'on s'enfonce parfois, il la partage avec Jim Jarmusch. *Down by law* (1986) fait briller Roberto Benigni et John Lurie à ses côtés dans une parodie de film d'évasion d'une langueur comme qui dirait monotone. Personne n'est à sa place, personne ne se comprend, et la joyeuse équipée, touchante de maladresse, esquisse l'essentiel, la simplicité, l'insignifiance poétique des relations entre

un homme d'une part et un homme d'autre part comme le dirait Claudy Faucau qui n'a décidément rien à faire dans cet article. Dans la même veine, chaque scène de *Coffee and Cigarettes* (2004) est un bijou de subtilité, rien ne se passe, rien ne passe, même le temps est léthargique, et ce n'est qu'à ce moment que la magie opère. Bill Murray philosophe avec le Wu Tang Clan, Steven Wright est spectateur de Benigni proche de la démente. Apathie



CI-DESSUS : Tom Waits lors d'un concert à Berlin, le 15 novembre 2004

générale chez les White également, les étincelles d'une bobine Tesla demeurent incapables d'ébranler le flegme du couple tandis qu'à nu, tous nus devant leur paquet de clopes, Iggy Pop et Tom Waits magnifient l'aveu de faiblesse, la futilité de notre comportement à tous, le sauvetage des apparences lorsque le navire s'enfonce déjà vers les abysses ; de vrais enfants démunis devant leur café et leur fausse bonne volonté d'arrêter de fumer, ils s'enorgueillissent vainement dans un bras de fer déjà perdu avec eux-mêmes. Finalement, on n'attend pas grand-chose du quotidien, mais les merveilles sont à portée de main. Cette scène, *Somewhere in California*, a été tournée il y a longtemps – à une époque révolue où la cigarette avait quelque chose de vraiment manly – et a remporté la Palme d'or du court métrage à Cannes en 1993.

#### TRAGIQUE VIOLENCE : LES RAIN DOGS

Puis il y a la violence grandiose de son imaginaire burlesque, inspirée des Rain Dogs qu'Anders Petersen a capturé au Café Lehmitz et que les Tiger Lilies n'ont de cesse de mettre en scène, abracadabrants clowns tristes et loufoques qu'un cul-de-jatte mélomane inspire plus qu'un coucher de soleil, la boucle est bouclée avec Table Top Joe et son amour pour Stravinski dans le récent album *Alice*. C'est un bestiaire carnavalesque d'une esthétique formidable qu'il a bâti au cours de sa carrière, de celle qui impressionne, ça vous frappe et vous sourit à la fois. Petersen, dont on trouve une photo tirée de ses trois ans de cohabitation avec la faune du Café Lehmitz sur la pochette de l'album *Rain Dogs*, parle en ces termes : « The people at the Café Lehmitz had a presence and a sincerity that I myself lacked. It was okay to be desperate, to be tender, to sit all alone or share the company of others. There was a great warmth and tolerance in this destitute setting. » Ils sont foutus,

désespérés, différents et décalés ; ils s'offrent à nous dans de burlesques récits et de tragiques apparitions. L'humanité a ses ratés, mais ils sont si beaux, d'une beauté crasse, indécente d'exubérance et d'authenticité, Tom Waits sublime la moindre trace d'humanité, aussi infime soit-elle, dans le tourbillon infâme de vies confuses. Non content d'avoir le mérite de voir la beauté de l'ordure, humaine ou matérielle, que l'on croise tous les jours, il la partage. Montrer ce que l'on ne sait pas voir ni montrer, peut-être est-ce sa lumière, à ce Lucifer fantasque dont la pudeur teintée de fureur fait l'humilité et l'authenticité. La violence comme vecteur du partage, comme seul moyen de transmettre la force, la teneur et le ton de son message, comme seul moyen de communiquer son étrange mais tangible réalité.

#### MISE A NU

On est dépassé par ses chansons, comme s'il n'y avait rien à dire de plus. Que l'on se frotte à cette voix volcanique, elle ne sera jamais fautive, que l'on prête oreille à ses récits, ils seront plus vrais que nature. L'on ne parle pas seulement d'un musicien brillant ou d'un habile conteur mais de ce doux paradoxe qui nous laisse le temps et le soin de saisir le génie, passé le choc des premières écoutes, comme une cure aux mélodies policées et trop lisses dont nos oreilles sont souvent victimes. Il fait preuve d'un sens du risque, d'une curiosité et d'une inventivité dont bien des « géniaux ingénieurs » aux cerveaux endormis feraient mieux de s'inspirer. Cela dit, de géniaux ingénieurs, il en a besoin, ce sont eux qui lui permettent de jouer les têtes brûlées, c'est lui-même qui le dit. Un crooner, un pianiste, un guitariste, un alcoolique, un animal, un conteur, il est tout ça à la fois, découvre et

défriche en permanence. Bone Machine met tout à nu, le résultat est difficile à écouter, du rock alternatif animal où le personnage laisse place à la musique, une expérience musicale marquante qui laisse derrière elle quelques morceaux tourmentants (The Earth Died Screaming), loufoques (I Don't Wanna Grow Up) ou intimistes (The Ocean Doesn't Want Me).

#### LA FABRIQUE DES (VRAIS) SENTIMENTS

Est-il pour autant un génie implacable et sévère ? Ne s'impose-t-il que dans le regard envieux d'une audience prétentieuse qui s'enorgueillit vainement de savoir l'apprécier ? Certainement pas, de son art du storytelling jaillit un pédagogue hors pair : tout s'explique lorsque ce roc inamovible, ce vieil arbre fascinant nous parle de ses chansons, comme s'il se souvenait pour lui-même de quelques anecdotes anodines. Imperturbable, il est profondément humain et envoûtant lors de sa session du VHI Storyteller. Au débotté ou en chanson, ce sont des films entiers qui filent en une chanson, une vie entière qui passe en un instant. On est toujours sur la corde raide, il peut briser Alice qu'il tient entre ses mains le temps d'un tour de patin à glace, il est notre diabolique tentateur dans Just the Right Bullets, des élans d'Ennio Morricone en sus, l'on se perd dans les bras de son Invitation to the Blues, et l'on est le voisin dans Christmas Card from a Hooker in Minneapolis, poignante lettre d'une puissance narrative et émotionnelle incomparable. Il a une douleur d'avance et nous assène les récoltes de la jungle foisonnante de son esprit. C'est l'homme de l'inattendu, de l'incertitude, toujours une pierre à soulever, dans la confusion et l'allégresse – qu'il cultive et affectionne – toujours un pas de plus à faire vers sa folie, si bien qu'il devient chaman : on le suivra jusque Hoist that Rag et Bad as Me, car c'est viscéral, brut et primitif, car Marc Ribot et Les Claypool ne gâchent rien à l'affaire, car il est un Roméo ensanglanté des temps modernes ; il nous entraîne malgré nous, au gré des écoutes.

#### LE DERNIER REMPART

On n'a pas de consistance sans avoir vécu la crasse, la saleté, la violence, sans avoir été marin à Singapour, s'être perdu à Istanbul, avoir mouillé le maillot dans les cales d'un navire en détresse que même Dieu a déserté, fait la fermeture des bars de Los Angeles ou frémi pour de l'or et des diamants ... Comment peut-il nous conter de telles aventures ? Le mystère reste entier, et c'est bien ce qui nous plaît. Ce n'est pas à nous de décider, il est des hommes qui doivent demeurer impénétrables, l'huissier olympien qu'est Youtube a une parole d'or : les chansons de Tom Waits n'essuient aucun dislike, et à l'heure où rien ne fait l'unanimité, il défie les divines lois des absurdes medias. Merci Monsieur Waits pour ce message d'espoir face à la médiocrité, le combat continue.

#### LE GENIE DURABLE

Attaché aux petits riens de la vie, il a mis un point d'honneur à protéger sa vie privée comme son œuvre : les quelques procès gagnés pour utilisation abusive de ses chansons pour des spots publicitaires ne le rendent que plus sympathique, lui et son Step Right Up des débuts, en phase avec l'émergence du hip-hop des années 70, il y fustige l'exaspérante incitation à la consommation des *commercials* et cette fâcheuse tendance à vendre sa mère pour un chandelier – une comète lumineuse dans le paysage de sa discographie, le sens du rythme, le bagou, tout y est. Et puis, il n'est pas avare de contributions pour les autres lorsqu'ils sont brillants. Night on Earth pour une BO entière de Jarmusch, Wristcutters (Dead and Lonely), Fight Club (Goin' Out West), Twelve Monkeys (The Earth Died Screaming), Shrek 2 et The End of Violence (Little Drop of Poison) sont quelques-unes de ses références ...

#### TOUCHE PAS A MON TOM

Sa force, ce sont ses découvertes constantes, son audace percutante, sa volonté de travail insatiable. Avec la maturité, il a doucement arrêté de se détruire lui-même pour détruire les codes, c'est son côté iconoclaste ; il aime à déconstruire, pas comme le ISIS à coup de bazooka bien placé ou Miley Cyrus à coup de néant, il fait les choses différemment, Dieu sait pourquoi, il rend les choses inconfortables avec tendresse, et ça vous retourne. 1983, c'est Swordfishtrombones, suivi de Rain Dogs, peu après, où les dissonances de son junkyard orchestra sont une invitation à croire en la musique. Ça n'a pas pris une ride, ça n'est ni Dylan ni Neil Young. C'est toujours torturé, et seul Downtown Train s'autorise quelque échappée vers la rêverie. Peu commun, car la coutume consiste plutôt à dénombrer les innombrables rêves écartelés, envolés puis écrasés, dont sont pétris les personnages de Waits. Ils sont indénombrables, ses personnages, et pourtant il les incarne tous. Il ne s'est jamais revendiqué acteur, malgré ses désormais nombreuses apparitions cinématographiques, et pour cause, il joue, toujours. Bénis soient ceux qui l'ont vu et le verront, espérons, sur scène. Faites-vous une faveur, donnez-vous l'occasion de voir et écouter Til the Money Runs Out lors de son concert au Théâtre Le Palace en 1979, ce calme avant la tempête, la cigarette allumée, la négligence toute calculée et la présence du bonhomme – et dire que des gens ont vu ça et sont encore vivants ! Il est à mettre sur le même piédestal que Screamin' Jay Hawkins, ça ne laisse pas beaucoup de place aux autres et pourtant, ils sont des travailleurs, forgerons de l'ombre, source d'inspiration modeste et distinguée de leurs successeurs. Tom Waits est sûrement l'un des rares blancs – certes moins blanc mais plus vivant que Michael Jackson – à pouvoir rivaliser avec la puissance de I Put a Spell on You, chef d'œuvre le plus connu de Hawkins. De là à dire que Waits surpasse l'inénarrable Constipation



CI-DESSUS : Coffee and cigarettes (2004)

Blues... On laisse aux dieux le soin de répondre et l'on notera simplement que Chick a Boom est la chanson idéale pour un brossage de dents approuvé par l'ADF.

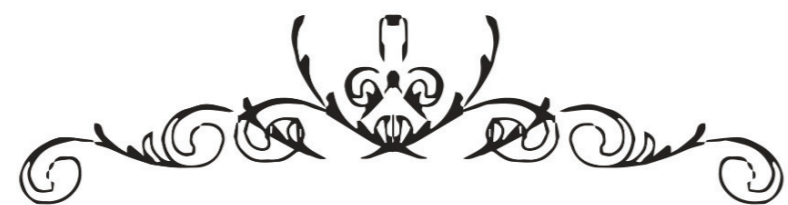
Les deux compères se tenaient en estime, deux bêtes de scène, deux univers inimitables, deux forces animales.

Si seulement le génie de Hoist that Rag ou de Just the Right Bullets vous convainc, alors on a raison de croire en l'humanité. Qu'il fasse l'unanimité ou pas n'est pas la question, il est un monument que la reconnaissance vocale de Google continuera à considérer comme un bruit parasite, et c'est tant mieux. Il est un magicien des temps modernes, on a besoin de gens comme lui, des observateurs, des contemplateurs, des mecs qui jettent des confettis et grondent leur énergie pour les autres. C'est pas que je m'ennuie mais je retourne m'extasier devant son sens du rythme, n'oubliez pas d'écouter Chocolate Jesus en éteignant la lumière. •

Il est un magicien des temps modernes, on a besoin de gens comme lui, des observateurs, des contemplateurs, des mecs qui jettent des confettis et grondent leur énergie pour les autres.



*Mistral*



# Violence

TEXTE : Théo LECERF

Elle est comme ça  
Quand je demande  
Si je peux la voir maintenant  
Elle me répond  
Qu'il est trop tard  
Qu'on se verra  
L'année prochaine  
Je lui rétorque  
Peux-tu aimer  
Elle ironise  
Assurément pas toi  
...  
Assurément pas moi



# Le Coucher de Soleil

TEXTE : Léa IKKACHE

Elle regardait au loin, se laissant bercer par le bruit de la fête dont ne lui parvenait que le bourdonnement sourd de la musique mêlée aux conversations.

Elle avait toujours chéri ce moment de la journée : la lumière du soir baignait le monde d'une douce tranquillité, et l'air gonflé par le soleil de la journée transportait une légère odeur de sel. Un vent chaud venait caresser ses bras nus et faisait virevolter le bas de sa robe, tandis que les vagues, en contrebas, formaient une mélodie entraînante.

Elle soupira.

Cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas réussi à libérer son esprit de la sorte, à se détacher pour un moment de ses pensées éprouvantes. Elle n'avait plus qu'à respirer calmement tout en posant son regard sur cette mer si belle qui reflétait les derniers rayons du soleil en créait des milliers de petits bijoux.

Elle était si soulagée de pouvoir profiter de la vue magnifique qu'elle n'entendit Tom l'appeler qu'au bout de la deuxième fois. Elle pivota légèrement et lui sourit.

« Où est-elle ? », fit Armand.

« Je ne sais pas, elle semblait trouver la musique trop forte. »

« Elle est partie du côté de la falaise. Allez-la chercher, on va manger le gâteau. »

« Tom, vas-y. »

« Non, c'est ton tour ! »

« Si tu n'y vas pas, personne n'ira. »

« Bon, très bien... Mais attendez-moi alors. »

C'est toujours moi qui m'y colle. Ah la voilà, toujours en train de rêver. Tom l'appela et la vit se retourner.

Elle a un beau sourire tout de même... Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Tom sentit son cœur s'emballer lorsqu'il la vit prendre son élan, et son visage rougit tant il était bouleversé.

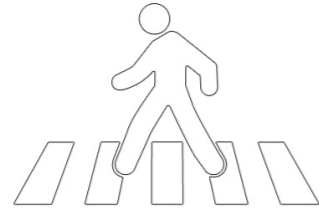
Il se mit à courir, mais il était trop loin. Elle ne cria même pas, et s'éteignit calmement dans l'étreinte des vagues, doucement comme le coucher du soleil.

Tom reprit sa respiration, puis repartit vers la fête.

Le gâteau l'attendait. •



CI-DESSUS : Quietness de Bertrand CAPLOT



# Le Passage

TEXTE : Héloïse TSCHORA

Les voitures défilent. Hurlent. Ce bruit obstiné m'assourdit, me purifie. Comme la pluie qui tombe. J'ai pris racine ici et elle ruisselle sur mon crâne, aplatis ma tignasse, lisse mes vêtements, défait les nœuds, s'étale en flaque autour de mes baskets usées et, ternie par la boue, s'en va piteusement à petits pas mourir dans la bouche d'égout.

Je frissonne. J'ai froid, bien sûr que j'ai froid. Ce n'est pas à cause de la pluie, l'obscurité, ma chemise trempée. C'est comme ça, simplement. J'ai tout le temps froid, chez moi, dehors, dedans. C'est froid comme une maison vide.

Je lève les yeux vers le ciel. Celui-là ne m'apporte aucune réponse. Jamais. Scruté trop de fois et par trop de monde, c'est une vieille prostituée aux seins fatigués. Pire, il est jaloux. La pluie m'oblige à fermer les yeux. Les étoiles ne me diront rien. Elles ont fait leurs bagages. Elles ne brillent pas pour la crasse.

Je me frotte les yeux. Ça dégouline sur mes cils, mon nez, ma bouche. Dans ma main gauche, mon bonnet s'alourdit. C'est un ivrogne, il boit tout. Je l'ai ramassé au stade l'autre jour, près des barrières. Anonyme, sans étiquette, couleur de vieux vin. Un petit tas informe et abandonné. Je l'ai vissé sur mon crâne. Avec ça, je passe inaperçu. Les gens détournent le regard.

Je tremble sous l'ondée. J'ai beau savoir dans quelles décharges ont trainé ces nuages, de quelles fumées ils se sont gavés, j'ai beau savoir qu'on est en zone rouge – rouge comme la peau après l'averse –, je me sens lavé. Décrassé de la culpabilité de ne pas avoir à me battre pour survivre. Débarrassé de la frus-

tration de n'arracher jamais de victoire. Lavé et délavé, la pluie emporte toutes mes couleurs avec celles du bonnet et nous laisse vides et creux. Et froids. Comme les coquillages. Voilà ce que fait l'averse. Elle emporte ma raison, cette folle qui se griffe le visage et tambourine aux murs. Elle l'emmène là où je n'entends plus ses cris et me laisse à la paix des statues et des pierres.

Une voiture s'arrête devant moi, projetant de l'eau sur mon jean. Le chauffeur baisse la vitre.

– Rej. Faut rentrer.

Toujours rentrer, me ramener, m'enfermer à nouveau quand je m'échappe. Ils ne peuvent pas me garder bien longtemps. Comme l'humidité, je m'infiltrerai partout. Comme un vieux secret, je finis toujours par éclater.

– Laisse ça, dit Bren. C'est dégoûtant.

Il est sorti pour m'ouvrir la portière arrière et la pluie constelle sa veste grise. Il m'arrache le bonnet des mains et le lâche dans le caniveau.

– Allez, dépêche-toi.

Sans le regarder, je ramasse le haillon et l'enfonce à nouveau sur mon crâne. Bren secoue la tête de mépris et je frissonne quand l'eau grise dégouline sur mon cou et mes tempes. Une petite flaque se forme sur le cuir du siège. Aux virages, elle coule sur la moquette. Bren se tait. Il conduit vite. Le bruit me manque. J'ai froid.

Je suis à l'âge où l'on meurt. Cela arrive souvent dans ces années-là, je le sais, c'est comme ça autour de moi. Je suis à l'âge des morts tragiques et ridicules. J'ai parfois la sensation très claire que la mienne est pour bientôt, là, dans les heures ou les semaines à suivre. Je ne m'inquiète pas pour autant. Je ne peux rien y changer. Elle est inéluctable.

Peut-être mes parents le sentent-ils eux aussi. Ils s'inquiètent pour moi régulièrement, à heures fixes. C'est devenu un sujet de discussion pour eux, comme la santé des anciens ou le temps qui n'embellit jamais. De toute façon, il n'y a rien à faire, à part attendre que ça passe. Voilà pourquoi ils se taisent sur mes fugues, mes fuites : parce qu'ils me ramènent toujours et qu'il n'y a rien à faire.

\*\*\*

– Rej ?

C'est Lila. Elle penche à la porte son petit visage en triangle. Elle est là depuis longtemps, si longtemps que ça me ferait mal de la laisser dehors, alors je lui dis d'entrer.

– Tu es encore parti...

Ça la désole. Elle lève vers moi des yeux limpides. J'acquiesce. Elle se rapproche et me prend la main.

– Pourquoi ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Non. Rien. Ne t'inquiète pas.

– Tu as pourtant tout ce que tu veux...

– Oui.

Elle pose sa tête sur mon épaule.

– Je ne comprends pas ce qui te manque. Je ne comprends pas et ça me fait mal.

Je ne réponds rien. Je ne comprends pas non plus alors je lui caresse le dos. Je sais bien qu'elle voudrait que je la rassure, que je lui dise enfin que je l'aime, peut-être même préférerait-elle que je la repousse et que tout soit brisé définitivement, mais non. Je n'en ai pas le courage. Je la laisse dans l'incertitude. J'entretiens le doute. Elle doit avoir aussi froid que moi en ce moment.

\*\*\*

Lila me fait peur. Elle est minuscule mais son cœur est aussi démesuré que son orgueil. Elle a une ambition folle. Elle ne me l'a jamais dit, mais je l'ai

bien compris. Cela fait plusieurs années qu'elle s'est persuadée qu'elle était capable de me rendre amoureux et de me faire ainsi passer de l'autre côté. De son côté. Là où les gens pensent que la vie a un sens. Là où les questions ne sont plus posées. Elle croit que son amour peut me rendre à la lumière. C'est impossible.

Le noir. Tout autour. Toujours. J'ai beau vouloir m'en échapper, retourner aux soleils, aux rires des amis, tout cela me paraît faux, atrocement faux, comme le son d'une cloche fêlée, qui me brise les oreilles. Je me démène pour le fruit sucré et il se transforme en cendres dans ma bouche, alors je crache et je retourne dans l'ombre. J'ai l'impression qu'elle m'enserme, m'étouffe, comme un placenta. J'ai beau m'y débattre, crier, griffer, mordre, chaque inspiration la plaque un peu plus contre ma peau, et son voile est opaque et impénétrable. Mon ennemi est terrible et je suis seul.

Seul à le percevoir.

Peut-être qu'il n'existe pas.

\*\*\*

Aujourd'hui, je pars en voyage.

C'est Lila qui me l'a proposé. Elle a dit que ça me changerait les idées. Cette fois, c'est une journée chaude et sèche. Elle porte une robe légère et n'a pas attaché ses cheveux. Elle est jolie, depuis toujours. Elle s'est habillée pour me plaire – et elle me plaît, c'est indéniable, comme me plairait infiniment de sentir la chaleur du soleil sur ma peau. Mais l'astre brille en vain, l'oiseau est perché trop haut, et je ne trouve pas d'échelle. Alors elle m'échappe et je me défile.

Cela fait plusieurs années qu'elle s'est persuadée qu'elle était capable de me rendre amoureux et de me faire ainsi passer de l'autre côté. De son côté.

Le ciel est clair, les rues colorées, les arbres se relaient les rumeurs qui passent. Un temps si beau est une insulte. En me voyant, moi qui ne manque jamais de rien, le ciel ne pourrait-il avoir l'élégance de se voiler de gris, de souffler de la pluie, de cracher de la boue comme un malade crache la chair mince de ses poumons ? Il

refuse donc de gâcher ma journée? Il a le mauvais goût de m'offrir du soleil? À quoi bon, puisque je ne peux pas y goûter? Et Lila, si vaniteuse, qui retourne implacablement le couteau dans mon cœur en disant pouvoir...

C'est assez, je n'en veux plus. Ce n'est pas mon monde. J'ai besoin de misère, de crasse, de maladie pour me sentir vivant. Pour me rappeler qu'il y a pire, pire que moi. Que la tristesse est à tout le monde. Que je ne suis pas seul tout en bas.

Je quitte les rues pavées, les maisons et les arbres. Interdite, Lila me suit. Elle a tort, mais tant pis. Je pars vers la frontière. Les fumées. Une décharge sert de rizière aux cabanes de tissu. Mon amie se colle à moi. Quand comprendra-t-elle, pauvre folle, qu'elle ne peut rien pour moi? En un sens, elle est de nous deux la plus impuissante. Tout ce qu'elle tend vers moi se disperse avant de me parvenir; son chant ne m'atteint pas.

Il y a des mendiants. Des estropiés. Des enfants en loques. Elle déteste. J'adore. J'aspire à pleine poitrine l'air vicié qui la noircit et la ronge. L'acide qui charge l'atmosphère n'est pas rancunier. C'est un bon gars, il distribue généreusement sa morsure à chacun. Les misérables suivent mon amie des yeux dans sa petite robe et ses sandales légères. Elle se serre contre moi. Elle tousse. Moi aussi. Je tousse, je trébuche, je grimace. Je n'en ai cure. Je savoure cette douleur. Ici on ne rit pas. On ne se fait pas d'amis. On se contente de survivre. Comme moi. Alors je suis bien. Presque aussi bien que gelé sous la pluie. Je ne ressens plus rien.

– Partons d'ici, murmure Lila, les yeux rouges.

– J'peux vous ramener à la ville, propose une gamine.

Elle a la peau burinée, les cheveux de jais, les yeux enfoncés et bridés, la bouche déjà édentée mais ses pommettes sourient. Un petit frère au regard vif se cache dans son dos.

– Et pourquoi ferais-tu ça? je lui demande.

Elle hausse ses petites épaules d'un air sérieux.

– Votre amie, elle a pas l'air bien.

– Tu n'as pas faim? je demande au petit frère.

– Si j'ai faim. Tout le temps.

– Alors pourquoi est-ce que tu ne vas pas mendier, au lieu de rendre service?

– Je préfère avoir faim! affirme-t-il farouchement.

Je lance un regard éperdu aux deux gamins aux joues sales.

– Vous n'êtes pas malheureux?

La fillette serre la main de son frère dans la sienne.

– On a faim, mais on est libres et on a tous nos doigts, ça suffit bien.

**Je savoure cette douleur.  
Ici on ne rit pas. On ne se fait pas d'amis. On se contente de survivre.**

Lila me serre le bras, apeurée mais émue. Je suffoque. C'est impossible. Ils ne peuvent pas. Ils n'ont pas le droit d'être heureux. Si même les mendiants, les orphelins, les laissés-pour-compte savent profiter de la vie, alors je suis bel et bien le seul à ne pas avoir compris ce qui fait sa saveur. Et c'est inadmissible. Ces deux sourires sur ces visages maigres et sales, c'est inadmissible.

\*\*\*

Lila n'a rien pu faire. Elle n'a jamais rien pu. Elle s'en est aperçue ce jour-là, ce beau jour sec et ensoleillé. Le terrain vague a été brûlé, les survivants déportés, les frères et sœurs séparés. J'avais enfin compris qu'il ne tenait qu'à moi de rendre le monde moins beau et plus supportable. Accaparé par ce projet, j'en ai oublié de fuguer, de m'enfuir sous la pluie, de me déchirer l'âme en vain. Mes parents sont très fiers de moi. Lila n'est plus revenue. Elle tente, depuis ce jour, de défaire les destins que noue son ancien amour.

Je suis passé de l'autre côté, mais c'était l'âge. L'âge où l'on passe. L'âge où l'on meurt. •

**J'avais enfin compris  
qu'il ne tenait qu'à moi  
de rendre le monde  
moins beau et plus  
supportable.**



CI-DESSUS : 2004 de Grégoire BECAUD



# Des Espoirs

TEXTE: Lucas FIDON

A la faveur du vent crépusculaire  
Je presse le jour de s'essouffler.  
Les rivages de béton boursoufflés  
engloutissent l'ultime flamme solaire.

A la merci de l'astre solitaire  
Mon esprit revêt sa douce mélancolie,  
S'enveloppe du velours épais de la nuit  
Suppliant une grâce du géant lunaire.

Mais son versant esseulé s'engouffre  
En d'incommensurables cieux,  
Laisant autour de moi se dessiner le gouffre  
Abyssal, indicible, mystérieux.

Des mains silencieuses tendrement me poussent,  
Tremblotant dans l'ombre d'une lueur illusoire  
Et je chemine sur le seul fil de l'espoir  
Comme un funambule que la peur éclabousse.





# Havre



TEXTE : Giulia PLOTTI

Personne ne peut s'empêcher d'être emplie d'admiration quand ses oreilles entendent résonner le nom du Mahatma Gandhi. Une lumière clignote dans les tiroirs de sa mémoire : la non-violence. Cette extraordinaire idée de s'opposer à la violence avec les « armes de la paix ». Ceci n'est pas le seul exemple qu'il est possible de trouver dans l'Histoire du soutien de la thèse selon laquelle la violence ne génère que de la violence.

New Delhi, 23 octobre 2014. C'est la fête de Diwali et la communauté hindie organise sa cérémonie devant une mosquée, déclenchant ainsi la réaction des musulmans de la capitale. Depuis ce jour, plusieurs échauffourées ont eu lieu, laissant derrière elles des blessés, et une certaine haine de la religion.

Après des jours « de feu », aux portes du quartier de Trilokpuri quinze personnes ont eu une idée qui, pour une soirée, a permis de calmer les combattants. Ces personnes étaient des « hijra » la caste indienne la plus basse dans la hiérarchie sociale et la plus méprisée. Il s'agit d'eunuques, d'individus n'étant considérés ni comme des hommes, ni comme des femmes, membres d'une communauté mixte qui accueille à la fois hindis et musulmans. Les « hijra » gagnent leur journée en donnant des spectacles sur la route ou pendant les mariages : ils soulèvent leurs costumes et montrent leurs parties génitales. Lorsqu'une énième dispute éclate, ces quinze courageux ont choisi de faire la même chose : devant des hommes armés de couteaux et de bâtons, ils

ont soulevé leur costume. Dans l'étonnement général, le geste a eu un franc succès : personne n'a osé continuer à se battre et, au moins pour une soirée, le sang n'a pas coloré de rouge la poussière des routes de New Delhi.

Je vois d'ici vos petites têtes : quelle idée, quel spectacle, quel courage. Malheureusement, ce n'est pas tout à fait inédit.

Athènes, 411 av. J.-C. Aristophane met en scène sa dernière pièce, « Lysistrata », « la femme qui dissout l'armée ». Epuisées par les conflits interminables opposant Athènes et Sparte, les grands rivaux de la Grèce antique, les femmes d'Athènes, guidées par Lysistrata, décident de prendre en main la situation. Lors d'une assemblée, elle propose à ses concitoyennes de mettre en place une « grève de sexe » : jusqu'à ce que la guerre se termine, aucune d'entre elles ne s'offrira aux hommes. La décision prise, les soldats ne peuvent se résoudre à continuer de combattre sans satisfaire leurs « besoins ». Le résultat ? Encore une fois, un franc succès : un accord est signé entre les deux villes, la paix revient – et le sexe aussi.

On a souvent la prétention d'affirmer que notre société est une société « civile », mais un article sur deux, voire plus, si on achète un magazine, a pour sujet une guerre, une bataille, une lutte.

Et si on essayait de renoncer à la violence, de temps en temps ? •



Publié avec l'accord de Derek Russell.  
Plus d'informations à propos de l'artiste sur [derekussellartist.com](http://derekussellartist.com)

# Parenthèse

TEXTE: Alexandre LEGAY

Derrière nous le vent soufflait, nous poussant,  
En évoquant la mémoire des disparus, des oubliés,  
Silence.

J'aime parfois penser à ce que sera demain, cet inconnu,  
Et à ce qu'était hier, écouter ces quatre garçons chanter,  
Histoire.

La terre entière à portée de main,  
Nous souffrions de nos innocences,  
Illusions.

Nous nous baladions en ce matin brumeux,  
Comme ces oiseaux en départ pour ailleurs,  
Complices.

Sur la route, du soleil dans les cheveux,  
J'ai rencontré ces gens et fait avec eux un bout de route,  
Chanceux.



# Faisons-nous violence soyons heureux

TEXTE: Lucile SARRAN



Au nom de toute l'équipe d'édition de ce magazine (dont je ne fais d'ailleurs pas partie), je m'excuse d'avance pour les nombreux suicides et crises de panique que ce numéro suscitera sans aucun doute sous peu. Ne vous avisez pas de prendre le métro dans les trois prochaines semaines, je prévois quelques incidents regrettables. Restez chez vous, buvez du chocolat chaud, et mangez des cookies à la banane.

Mais pardonnons le comité de rédaction. Ce n'est pas de sa faute: la simple évocation du mot « violence » réveille en ses contributeurs des pulsions enfouies, des gestes avortés que l'écriture poursuit, des idées noires que le papier exalte. On s'en donne à cœur joie pour décrire avec un raffinement extrême les pires renforcements de l'âme humaine, notre désir refoulé de faire mal à autrui, ou de nous détruire nous-mêmes.

Alors, pour votre bien à tous et par goût de la contradiction, je me dois de m'insurger: ce n'est plus possible! Et j'ajouterai même cette phrase tout à fait définitive: gloire à la violence!

Oui messieurs! Ah! Je vous vois venir et crier: « Au bûcher! » Mais laissez-moi m'expliquer. D'après Monsieur Larousse, la violence est, je cite, le caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense, brutale et souvent destructrice. Si je reçois un coup de poing dans le visage, c'est violent, parce que c'est fort, soudain, et parce que l'architecture des os de mon nez va probablement s'en trouver quelque peu perturbée. Si mon voisin me réveille au milieu de la nuit en braillant du Justin Bieber juste devant ma porte, c'est violent, pour les mêmes raisons mais concernant mes oreilles. Si je découvre au détour d'une page de roman que ma vie n'aura de sens que si je plaque travail et enfants pour aller vivre en Alaska, c'est violent aussi, parce que c'est nouveau, et parce que cela détruit tout ce à quoi je croyais pour me mettre en face d'une nouvelle vision de ma vie.

La violence, c'est un choc. C'est un bouleversement.

On dit d'un vent, d'une couleur, d'un coup de foudre qu'ils sont violents. Penché sur le parapet de son pont Mirabeau, Apollinaire soupire: « Comme la vie est lente / Et comme l'Espérance est violente ».

La langue française a construit un très joli paradoxe autour de l'expression « se faire violence ». Se faire violence, c'est oublier ses désirs immédiats pour se forcer à faire quelque chose de meilleur pour soi. C'est tout le contraire de la violence des actes, qui est insoumission, oubli des cadres, pétage de plombs.

Partant de là, il n'est que justice de rendre hommage à la petite violence du quotidien, celle qui nous secoue dans tous les sens tout au long de notre vie, qui nous balance en continu de minuscules uppercuts et qui nous dit, en nous montrant quelque chose de nouveau: « t'endors pas, regarde ça. Qu'est-ce que t'en penses? » Et vlan! On prend une claque. Et on avance. On grandit par ce qui nous choque, qui nous remue, ce qui nous est inconfortable, ce qui violente notre quotidien.

Et là, dans vos crânes, c'est la folie, un tumulte, un raz-de-marée, vous vous dites « Mais oui! » vous vous dites « J'ai tout compris! » et vous descendez dans les rues et vous embrassez tout le monde, vous montez dans le métro et criez en postillonnant au visage des gens: « Faites-vous violence! souriez! » et les gens sont surpris, choqués, agressés, ils se disent à leur tour « Mais oui! » et ils se mettent à être heureux, et c'est la folie parce qu'enfin, tout ça a commencé en feuilletant un magazine extrêmement brutal qui s'appelle « Violence », tout de même.

Vous voyez, quand on veut.

# Votre route s'arrête ici, abandonnez-vous...

TEXTE : Alexandre LEGAY et Victor RODRIGUEZ



## Tom Hickox

War, Peace and Diplomacy  
Mars 2014  
Fierce Panda

Un album tout simplement parfait après un numéro comme celui-là. On a l'impression de se retrouver dans une sorte de bulle, de parenthèse dans laquelle vous flotteriez après une période où vous avez été secoué dans tous les sens. La voix de l'Anglais vous envoie en apesanteur et vous transporte. Elle vous emmène pendant tout le début de l'album gentiment, vous élève, et une fois en haut vous fait traverser à haute vitesse des étendues que vous pourriez croire cosmiques avec White Roses Red. Et vous repartez de plus belle avec Tom, sa voix, son piano et ses chansons d'amour à brasser des souvenirs qui n'ont jamais existé. Et il continuera à vous balader comme ça jusqu'à la fin de l'album. L'atterrissage n'est pas encore prévu...

De la diplomatie comme ça on en veut bien tous les jours.



## Layla

Black Mud EP  
Avril 2014  
Auto Production

Comment définir Layla ? D'abord on va se l'avouer, ce n'est pas la fille de Clapton. D'abord parce que Clapton, n'a pas de fille (à ma connaissance ?) et qu'on n'est pas vraiment en mode guitare saturée et gros gros son. On a plutôt affaire ici à

une petite Anglaise à l'air tout timide mais qui se révèle être une pépite toute douce dans son écrin pop. Une voix qu'on pourrait qualifier de merveilleuse, accompagnée par elle-même au piano et ce duo piano voix reste une combinaison franchement gagnante. Profitez de l'hiver pour vous réchauffer tranquillement en écoutant un disque de Layla, un chocolat chaud, des gens que vous aimez, bref de la guimauve...



## Rosemary Standley et Dom La Nena

Birds on a Wire  
Mars 2014

Air Rythmo-L'autre distribution

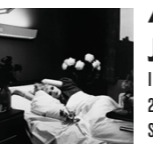
Ces noms vous disent quelque chose ? C'est plutôt normal. On a d'un côté, la chanteuse de Moriarty, que vous connaissez sans doute. De l'autre on a la chanteuse et violoncelliste brésilienne Dom la Nena. Une Franco-américaine et une Brésilienne. Une voix profonde et grave rompue au Folk et aux ballades et une petite voix toute délicate, quasi-enfantine se baladant sur des notes de violoncelles. Et ces deux-là vont, par leur rencontre, vous emmener faire un petit tour du monde. On passe par l'odeur du soleil de Jamaïque avec Jamaica-Farewell Samba, les îles espagnoles et leur passé esclavagiste avec Duerme Negrito, ou encore des chants traditionnels brésiliens, des ballades américaines, des Antilles Françaises... En un seul disque, vous Perez un beau tour du monde acoustique tout en douceur.



## St. Paul & the Broken Bones

Mai 2014  
Single Lock Records

La soul est un style de musique particulier. Les Américains et les Anglais utilisent quand même un seul mot pour désigner à la fois un style de musique et notre âme. Peut-on vraiment croire à une coïncidence ? C'est tout de même un style d'une rare violence puisqu'il s'agit bien ici de balancer dans ton instrument, dans ton micro, tes tripes, ton cœur, ton âme pour montrer aux gens la violence des sentiments que tu ressens, pour les déchirer, pour les faire rentrer dans la plus grande empathie possible avec toi, qu'ils sentent ce que tu sens, qu'ils vivent ce que tu vis, qu'ils rêvent ce dont tu rêves. Et on en a vu des grands maîtres de la soul dont le maître reste toujours Otis Redding. Et si ce style réussissait particulièrement aux Noirs américains puisque dérivé du gospel et des chants religieux, St Paul lui renverse le cliché, puisque blanc et anglais. Mais heureusement la qualité de sa musique ne réside pas là. On parlait d'Otis Redding que vous connaissez tous *a priori*. Et sa musique rappelle quand même la maîtrise et la soul du grand maître, c'est dans son grain de voix et ses cuivres qu'on peut essayer d'entrevoir une époque que pour ma part je n'ai jamais vécue. Celle des délices de la Soul Music.



## Antony and the Johnsons

I am a bird now  
2005  
Secretly Canadian - Chronowax

Quand amour et violence ne font plus qu'un Antony, crooner androgyne à la voix d'ange déchu fait trembler quiconque écoute ce disque. D'une part, il y a cette voix reconnaissable par son vibrato naturel et ce piano magnifique dès les premières secondes de l'album. Mais d'autre part il a les paroles qui le composent. On y trouve notamment l'amour teinté de nérophilie ou de violence dans « Hope There's Someone » ou « Fistful of Love » et les récits d'un enfant aphrodite. Quel étrange mélange, une mélodie si douce relatant une passion si violente physiquement qui choquera plus d'un auditeur. Et c'est beau !



## Bob Dylan

The Times they are a Changin'  
1964  
Columbia

Révolte non violente contre la violence Les années soixante et soixante-dix sont connues pour de nombreuses émeutes aux États-Unis, contre la guerre, le racisme, les différences sociales... L'un des étendards de ce mouvement était le Folk, genre hipster de l'époque version non bourgeoise. Et c'est avec des chansons mondialement connues comme « The Times they are a Changin' » et d'autres moins connues comme « When the Ship Comes In » qu'il convoque les hommes et les femmes à se battre contre Goliath et les « hommes riches ». Il annonce tel un pro-

# Laissez-vous envahir

phète que des temps meilleurs arriveront, comme ceux qu'il décrit quand le bateau arrive à bon port.



## Mr Oizo

Lambs Anger  
2008  
Ed Banger

Et le son devient violence pour les oreilles... Après un premier morceau qui nous donne les instructions pour écouter l'album, nous voilà projetés dans un monde surréaliste où Quentin Dupieux nous fait écouter des sons avant-gardistes pour l'époque qui sembleraient placés aléatoirement, entremêlés de voix de femmes robots nous informant des étapes à suivre ou nous ordonnant des choses. C'est choquant et à la fois drôle comme un film de Buñuel (il rend hommage au Chien Andalou). L'auditeur, d'abord frappé par le son, s'en empare et devient lui-même violent.



## Angel Olsen

Burn your Fire For no witness  
2014  
Jag Jaguwar - Pias

Douceur troublante Cette Lana del Rey du Midwest propose des ballades douces mais tout aussi dérangeantes. C'est une chanteuse Folk qui parle de fantômes et de crimes. C'est un ange timide et lapidé qui vous enchante pour vous raconter ses problèmes amoureux, sûrement trempés dans le Grunge il y a quelques années. C'est aussi une âme solitaire qui trouve la beauté dans, justement, cette solitude.



# Dossier Entreprises

AKAtech p.58

ArcelorMittal p.59

SNEF p.60

EIFFAGE Energie p.61



CI-DESSUS: Violence Créatrice de Lucas FIDON



Yves Pelletier  
Business développement manager

## AKAtch voit par-delà les images

AKAtch est une société d'ingénierie suisse spécialisée en vision industrielle. Elle vient de mettre au point un dispositif de surveillance visuelle de haute précision pour l'industrie postale suisse. Interview d'Yves Pelletier, business développement manager depuis maintenant trois ans au sein de l'entreprise.

### Quelle était la problématique rencontrée par l'industrie postale suisse ?

La Poste a radicalement remodelé sa logistique. Ses huit centres principaux ont été concentrés dans trois usines. Dans ces nouvelles entités, le personnel vérifiait la conformité des chariots contenant des boîtes de lettres. Pour exemple, ils contrôlaient le placement des gardes latéraux, la fixation des poignées, l'uniformité des cases, la position des sangles latérales, la sécurité du crochet de transport...

### A quel niveau êtes-vous intervenu ?

De nombreux chariots étaient mal configurés avant d'être introduits dans le flux automatisé des lignes. Cela générerait beaucoup de temps, de coût consommation, de complications majeures tels que des dommages aux robots. Il était donc nécessaire de trouver un moyen automatique de contrôler la conformité des chariots.

### Que permet votre solution AKA Trolley ?

Sur chaque côté des lignes, les chariots défectueux sont signalés à l'opérateur via un panneau lumineux. Ils ne peuvent plus être déplacés jusqu'à ce que le défaut ait été corrigé et la réparation validée.

### Votre dispositif permet-il de revenir sur les erreurs ?

Les statistiques recueillies permettent un contrôle permanent de la qualité et de la performance. Elles permettront également de comprendre les erreurs. Par notre dispositif, nous renforçons l'intégration précise des chariots dans les lignes de production et nous améliorons la productivité.

### Quelle est la valeur ajoutée de votre solution ?

Chaque appareil peut traiter ses propres images, proposer ses propres ajustements automatiques et garantir l'analyse d'images dans un environnement lumineux variable. Ajoutez à cela, notre PC industriel est capable de gérer l'interface homme-machine, la communication avec l'automatisation existante, ainsi que la maintenance à distance, pour les statistiques, les images, l'archivage...

### Quel est votre retour d'expérience ?

Swiss Post nous avait donné l'objectif de disposer d'un processus plus efficace et d'une meilleure productivité. Un an après la l'installation de notre solution innovante, leur productivité logistique a été considérablement augmentée, tandis que leurs coûts de maintenance ont été considérablement réduits.



Henri-Pierre Orsoni - Directeur Général

## La sidérurgie française en passe de réussir son projet ?

ArcelorMittal Atlantique et Lorraine comprend 7 sites de production dans le Nord et l'Est de la France, et 1 au Luxembourg. 8000 salariés, 6 millions de tonnes d'acier plat pour un CA de 4,4 milliards d'euros, mais l'entreprise est plus connue pour la couverture médiatique de son site de Florange que pour ses enjeux stratégiques. Henri-Pierre Orsoni, directeur général, s'exprime sur l'avancement du projet industriel de cet acteur de la sidérurgie.

### Décrivez-nous votre business.

Nos produits sont destinés à l'industrie automobile, aux métiers de la construction et de l'industrie, et enfin aux emballages alimentaires, sur un marché principalement européen où nous livrons 60% de nos productions. Notre site dunkerquois, une des plus importantes usines de production d'acier d'Europe, livre en aval 7 usines de transformation qui sont spécialisées pour répondre, chacune, au plus près des besoins d'un segment de marché spécifique.

Faire fonctionner, de manière compétitive, l'ensemble de ces usines reliées entre elles par des flux de production, optimiser la supply chain et livrer à l'heure nos clients avec des produits à haute valeur ajoutée, tout en pérennisant et transférant les savoir-faire liés à ces métiers très qualifiés, font partie de nos enjeux quotidiens.

### Florange, au-delà du symbole sociétal ?

Depuis 2008, la consommation d'Aciers plats en Europe est à un niveau de 20% inférieur à la période précédente. Nous avons donc entamé une réorganisation industrielle afin d'adapter notre schéma de production à cette réalité économique en arrêtant des lignes de production, les moins compétitives, notamment à Florange et ses 2 Hauts Fourneaux (à noter que Florange emploie encore 2200 personnes sur ses lignes de transformation !). Ceci nous permet de saturer l'ensemble des capacités de production restantes, et ce, toute l'année.

Largement exagérée en termes de conséquences, puisque tout le personnel a été reclassé en interne, cette restructuration a remis à flot économiquement notre société : nous sommes redevenus profitables alors que l'an dernier encore nous perdions de l'argent !

### Comment pérennisez-vous votre position auprès de

### vos clients ?

Le leitmotiv de la construction automobile est la baisse des émissions de CO2. La qualité de l'Acier que nous produisons doit permettre au constructeur d'alléger la structure du véhicule tout en améliorant la sécurité du passager. Notre centre de recherche de Maizières-lès-Metz a développé des tôles d'acier revêtues, garantissant la résistance à la corrosion, tout en ayant des caractéristiques de résistance et de légèreté ; comme l'Acier Usibor qui représente 25% de la fabrication de l'usine de Florange.

Ainsi, en alliant légèreté et rigidité, nos aciers ne laissent pas l'aluminium ou les composites nous concurrencer sur le marché automobile.

### Un mot pour les Centraliens ?

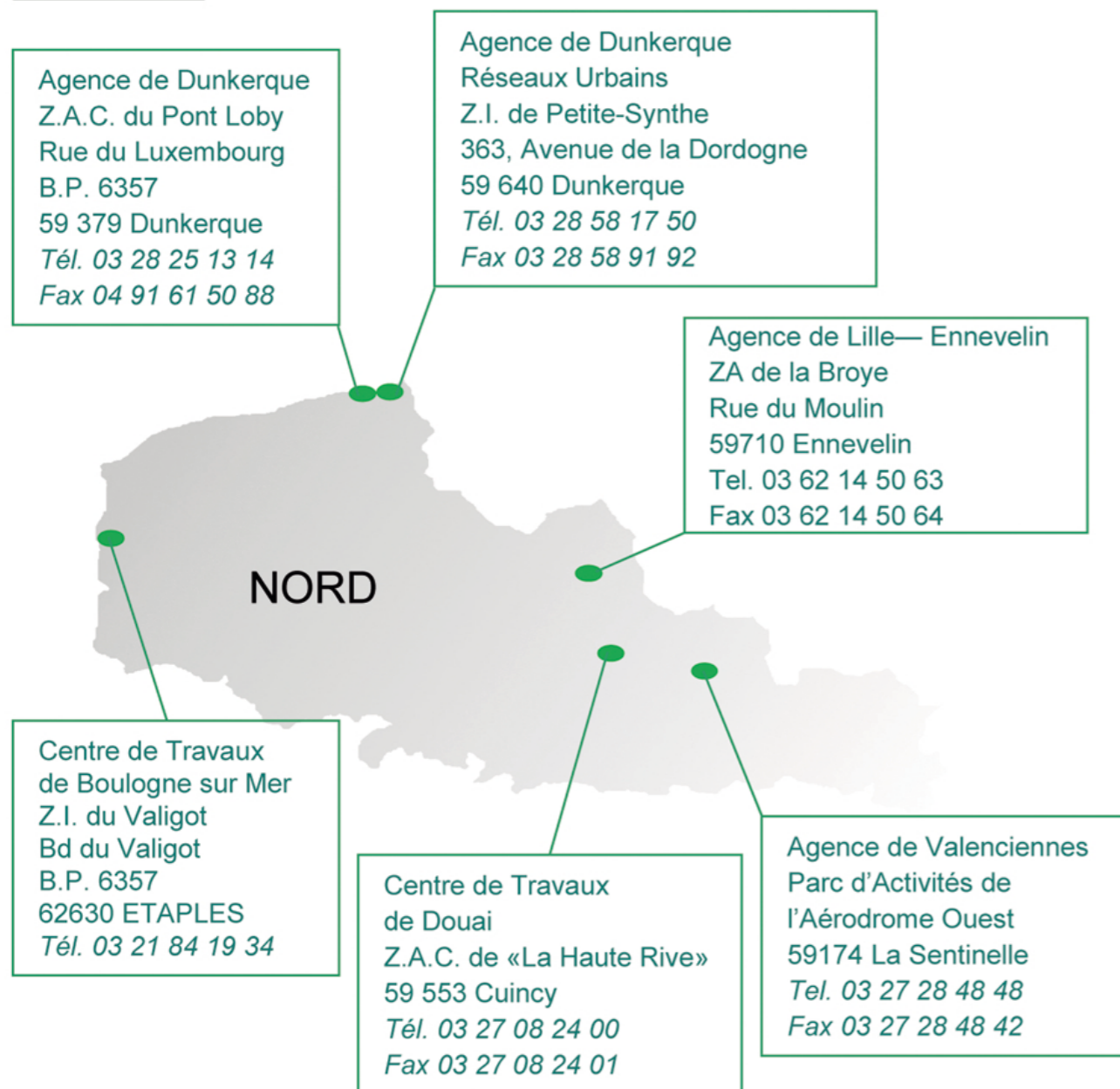
Nous continuons à développer l'attractivité des métiers de l'Industrie. Dans la Sidérurgie/Métallurgie, les métiers d'ingénieur sont très larges et permettent d'importants développements de carrières, en utilisant toutes les sciences de l'ingénieur : métallurgie, thermique, mécanique, automatismes et systèmes d'informations et tous types d'activités : production, maintenance, ingénierie, conception, marketing, finances, achats, ventes, RH, etc.

### BIO EXPRESS

Diplômé de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures (1980), et titulaire d'un DEA de matériaux, Henri-Pierre Orsoni a effectué toute sa carrière dans la sidérurgie, et depuis 2008, a assuré la direction d'usines. A partir de 2012, il dirige la société ArcelorMittal Atlantique et Lorraine (sites de Dunkerque, Mardycq, Desvres, Montataire, Florange, Mouzon, Basse Indre, et Dudelange). Depuis novembre, il conduit des projets stratégiques pour le groupe en Europe. Il est également président du Fond Lorrain des Matériaux.



Groupe SNEF – 70 implantations en France et dans 20 pays  
Groupe indépendant près de 10 000 salariés  
Siège social : Marseille



**ENERGIE INDUSTRIE NORD**

**ELECTRICITÉ ET MAINTENANCE**

**INDUSTRIELLE - AUTOMATISME-**

**INSTRUMENTATION**

**MACHINES TOURNANTES - MARINE**

**ECLAIRAGE PUBLIC**

**RUE DE ROME – P.A. DU PONT LOBY – BP 99007**

**59951 DUNKERQUE CEDEX 1**

**+33 (0)3 28 58 77 33 - +33(0)3 28 58 77 34**

### Spécialités

- Distribution HT/BT
- Courants forts
- Instrumentation
- Courants faibles
- Systèmes de sécurité
- Maîtrise d'ouvrage TCE
- Maintenance Multi Sites – Multi Techniques
- Maintenance Industrielle et Tertiaire

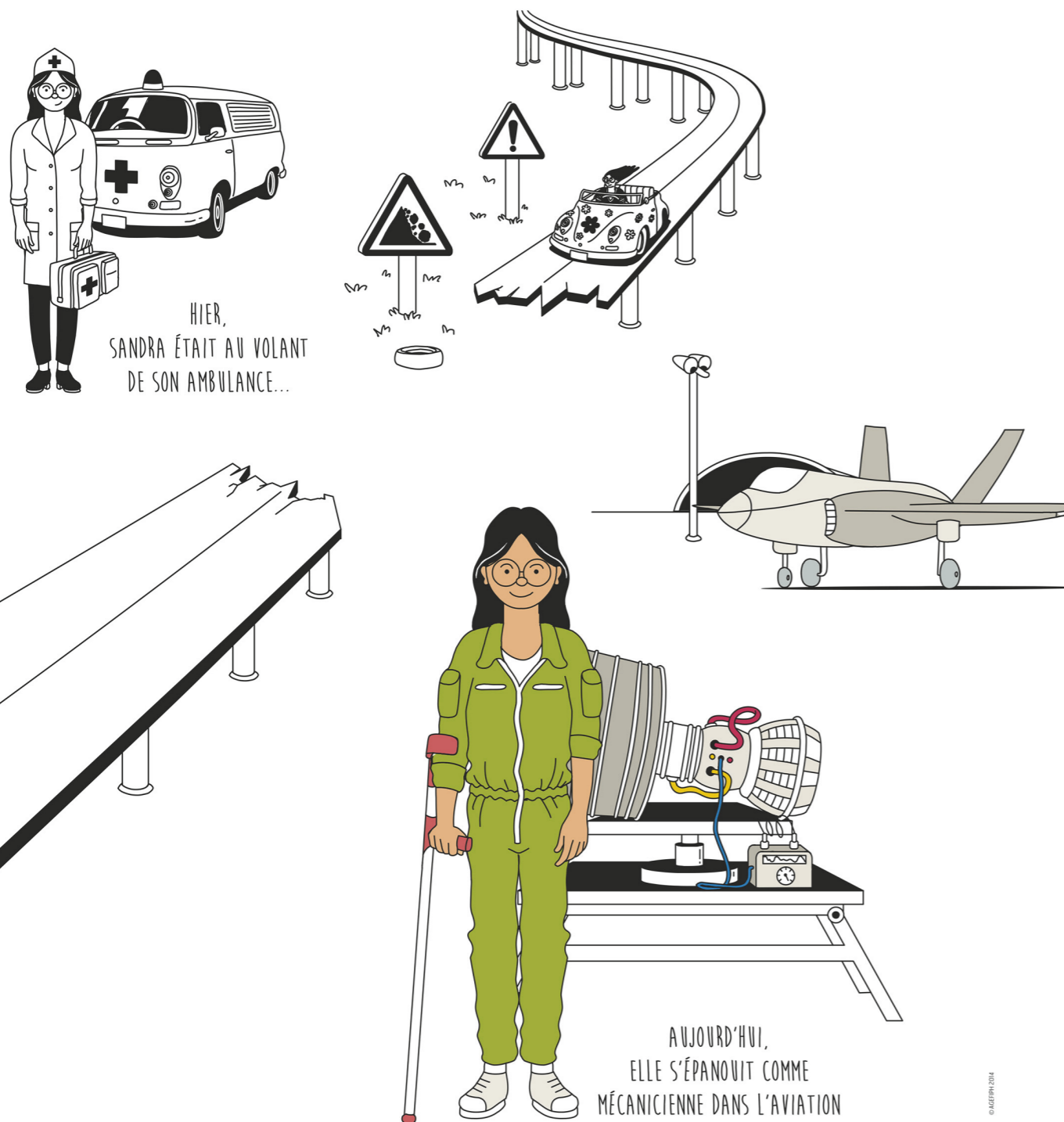
- Atelier de contrôle et mesures
- Génie Climatique
- Energies renouvelables
- Télécommunications
- Eclairage public
- Illuminations de fin d'année
- Réseaux Secs
- Vidéo surveillance
- Contrôle d'accès
- Gestion Technique Centralisée



www.snef.fr



AVEC LES DISPOSITIFS DE L'AGEFIPH  
**HANDICAP & EMPLOI, C'EST NORMAL ET C'EST POSSIBLE !**



**BIENTÔT 30 ANS  
D'ENGAGEMENT EN FAVEUR  
DES PLUS DÉMUNIS**

**MERCI**

Grâce à vous, en 2013/2014, les Restos du Cœur ce sont

- 1 million de personnes accueillies
- 130 millions de repas distribués
- 40 000 bébés de moins de 18 mois aidés dans 86 Restos Bébés du Cœur
- 67 600 bénévoles
- Seulement 7,3% de frais généraux

... et de nombreuses solutions pour **aider les plus fragiles à s'en sortir durablement**

*on compte sur vous*  
*Cherhe*



**N°Vert 0 800 11 10 09**  
DE 9H00 À 18H00 - APPEL GRATUIT DEPUIS UN POSTE FIXE



plus d'infos sur [www.agefiph.fr](http://www.agefiph.fr)



**Pour que cela puisse continuer, FAITES VOTRE DON sur [www.restosducoeur.org/dons](http://www.restosducoeur.org/dons) ou en flashant le QR code**  
ou envoyez votre chèque sous enveloppe non-affranchie à :  
Les Restaurants du Cœur - Libre Réponse 53061 - 91129 Palaiseau Cedex  
Retrouvez-nous aussi sur [f](#) [t](#) [YouTube](#)



**VOUS DÉSIREZ  
CONTRIBUER  
À LA NRC?**



Que ce soit pour rejoindre le comité éditorial ou pour nous faire part de vos articles, vos chroniques, vos photos, vos dessins, vos bandes dessinées ou toute autre idée de contribution, adressez-vous à l'adresse suivante :

**[NRC@CAMPUS.ECP.FR](mailto:NRC@CAMPUS.ECP.FR)**

N.B. : Nous nous réservons la décision finale de publication.

*Achévé d'imprimer en avril 2014 à l'imprimerie CHIRAT  
744, rue de Sainte-Colombe  
42540 Saint-Just-la-Pendue, FRANCE*

**GRATUIT**  
quadrimestriel

*Rédacteur en chef*  
Alexandre LEGAY

*Directeur de la publication*  
Baptiste AUBŒUF

*Comité éditorial*  
Baptiste AUBŒUF  
Valentin BAILLARD  
Bertrand CAPLOT  
Flavien HARDY  
Alexandre LEGAY  
Giulia PLOTTI  
Lucile SARRAN  
Léo SOLÉ  
William ZHANG

*Mise en page*  
Jérémy FRAÏSSE  
Flavien HARDY  
Lucile SARRAN

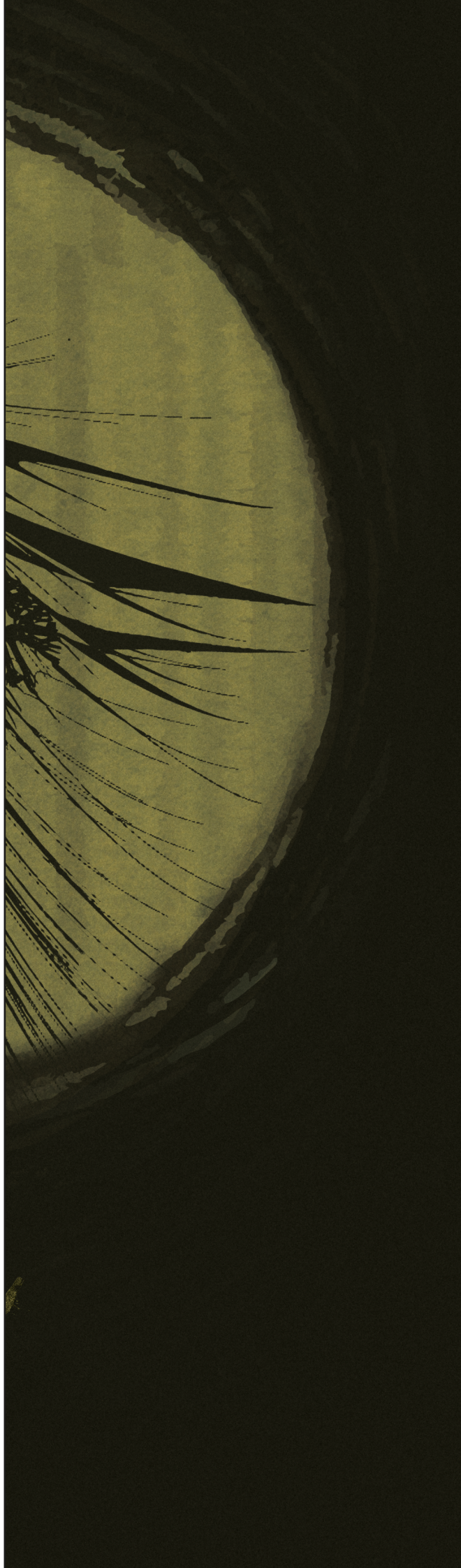
*Couverture*  
Cédric KUI

*Contact*  
[nrc@campus.ecp.fr](mailto:nrc@campus.ecp.fr)

*Site Internet*  
<http://nrc.campus.ecp.fr>

*Revue éditée par*  
La Française de Financement et d'Édition

**NE PAS JETER  
SUR LA VOIE  
PUBLIQUE**



ISSN : 2261-1711



9 772261 171003